OEUVRES
COMPLÈTES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-TROISIÈME.

CONFESSION. TOME CINQUIÈME.

OEUVRES
COMPLETES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

TOME VINGT-TROISIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

M. DCC. XCIII.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par son Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me suis fait un devoir sacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce seroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de son siecle, devoit nécessairement produire sur une ame aussi sensible que la sienne (**) : mais après avoir

(*) L'Editeur de ce Dialogue est Monsieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, et qui en déposa ensuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(**) L'histoire des persécutions excitée contre M. Rousseau par les Ecclésiastiques à Genève, à Motiers, à Berne, à Paris, est entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des personnes, sur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rousseau sont plus connus que ceux de ses adversaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux passages, pris au hasard dans la quantité prodigieuse de libelles que les Théologiens, les Musiciens, les partisans du despotisme, les Auteurs, les Dévots, et sur-tout les philosophes de l'école moderne, n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Genève en 1763.

fait quelques progrès dans ce travail, une considération que je n'avois pas prévue,

„ Est-ce un Savant qui dispute contre les Savans? Non: c'est l'Auteur d'un opera et de deux comédies sifflées. Est-ce un homme de bien qui, trompé par un faux zele, fait des reproches indiscrets à des hommes vertueux? Nous avouons avec douleur, et en rougissant, que c'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches, et qui, déguisé en Saltimbanque, traine avec lui, de village en village, et de montagne en montagne, la malheureuse dont il fit mourir la mere, et dont il a exposé les enfans à la porte d'un hôpital, en rejettant les soins qu'une personne charitable vouloit avoir d'eux, et en abjurant tous les sentimens de la nature comme il avoit dépouillé ceux de l'honneur et de la réligion ".

A ce passage M. Rousseau a répondu de la maniere suivante.

„ Je veux faire, avec simplicité, la déclaration que semble exiger de moi cet article. Jamais aucune maladie de celles dont parle ici l'Auteur, ni petite, ni grande, n'a souillé mon corps. Celle dont je suis affligé n'y a pas le moindre rapport: elle est née avec moi, comme le savent les personnes encore vivantes qui ont pris soin de mon enfance. Cette maladie est connue de MM. Malouin, Morand, Thierry, Daran, et du frere Côme. S'il s'y trouve la moindre marque de débauche, je les prie de me confondre, et de me faire honte de ma devise. La personne sage et généralement estimée, qui me soigne dans mes maux et me console dans mes afflictions, n'est malheureuse que parce qu'elle partage le sort d'un homme fort malheureux; sa mere est actuellement pleine de vie et en bonne santé, malgré sa vieillesse. Je n'ai jamais exposé, ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, ni ailleurs. Une personne qui auroit eu la charité dont on parle, auroit eu celle d'en garder le secret; et chacun sent que ce n'est pas de

m'obligea à l'abandonner. Forcé de citer des faits, et d'entrer dans des détails, je

Genève, où je n'ai point vécu, et d'où tant d'animosité se répand contre moi, qu'on doit attendre des informations fidelles sur ma conduite. Je n'ajouterai rien sur ce passage, sinon qu'au meurtre près, j'aimerois mieux avoir fait ce dont son auteur m'accuse, que d'en avoir écrit un pareil ".

L'autre se trouve dans une espece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. Rousseau, dans laquelle l'auteur anonyme, avec un zele digne de son école, sous prétexte de defendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius* qu'il qualifie de *délateur par état*; puis il ajoute cette note.

„ Si par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple, il paroissoit jamais un ouvrage où d'honnetes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat, qui pour donner quelque vraisemblance à ses injustes et cruelles imputations, se peindroit lui-même de couleurs odieuses: anticipez sur le moment, et demandez-vous à vous-même: si un impudent, un Cardan, qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés, seroit un garant bien digne de foi; ce que la calomnie auroit dû lui coûter, et ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrette d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie. Jetez loin de vous son infâme libelle, et craignez que, séduit par une éloquence perfide, et entraîné par les exclamations aussi puériles qu'insensées de ses enthousiastes, vous ne finissiez par devenir ses complices. Détestez l'ingrat qui dit du mal de ses bienfaiteurs; détestez l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ses anciens amis; détestez le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation des secrets qui lui ont été confiés, ou qu'il a surpris de son vivant. Pour moi, je

voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre un air d'apologie ; et le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a inspirés, pour que j'aie voulu paroître m'en charger un seul instant. Au reste, l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles et vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à l'instant leur compatriote, *qui parle si bien la langue du pays* ; ils pleureront sur les angoisses d'une grande et belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre se liguer contre son repos et son honneur ; et ils commenceront la vengeance qui attend ses lâches persécuteurs dans le mépris et l'exécration de toute la postérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amusement dans ces feuilles,

jure que mes yeux ne seroient jamais souillés de la lecture de son ouvrage ; je proteste que je préférerois ses invectives à son éloge ".

Essai sur la vie de Séneque, pag. 128.

Qui peut lire ces deux passages, écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, sans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le seul asyle où il sera également à l'abri de la rage, du fanatisme et des traits empoisonnés de l'envie !

qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour satisfaire à leur curiosité. Le froid Philosophe daignera peut-être y voir un morceau intéressant pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

S'il est une plume capable de peindre les mœurs les plus simples et les plus sublimes, une bienveillance qui partageoit toutes les miseres du genre-humain, un courage toujours prêt à se sacrifier pour la cause de la vérité, et sur-tout ces aspirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foiblesse puisse y atteindre, mais qui tiennent celui qui les ressent dans une assiette bien au-dessus de celle des ames ordinaires, — que cette plume écrive la Vie de JEAN-JACQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un siecle où ses préceptes et son exemple lui attirerent une foule de disciples; et c'est à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous savons de cet homme admirable. Rousseau a été seul dans le sien : mais ses livres nous restent; et ceux qui savent les lire, n'ont pas besoin d'autre histoire ni de sa vie, ni de ses mœurs.

Qui que vous soyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, et quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, et par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur brisé de douleur, est un devoir d'équité que le Ciel vous impose.

DU SUJET
ET DE LA FORME
DE CET ECRIT.

J'ai souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, et je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, et quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse, qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides et de la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper: car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence: elle me force à mal penser de tous ceux qui

m'entourent ; et comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste et ingrat envers eux, ceux qui me désabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, et me rendroient sensible et reconnaissant en me montrant mon devoir à l'être: ce n'est pas là cependant le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort et non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le desir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent ; et qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise, je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires ; c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité, des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles, si peu concevables pour moi ; je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, et que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la justice, toutes les regles du

bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but et l'occasion. Le silence profond, universel, non moins inconcevable que le mystere qu'il couvre, mystere que depuis quinze ans on me cache avec un soin que je m'abstiens de qualifier, et avec un succès qui tient du prodige; ce silence effrayant et terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispositions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découverts, avec le fond de l'intrigue, son objet et ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions, m'ont bientôt contraint de les abandonner, et toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé et suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à séduire la multitude; et si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni

d'efforts, et que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer : c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus et incompréhensibles, de raisonner sur une hypothese générale qui pût tous les rassembler : c'étoit, entre toutes les suppositions possibles, de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires ; et dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà et là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable et la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur, étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet ; et c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles et d'argumens spécieux, et cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur et de toute ma force, et cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses ; parce que

celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la justice, des premiers élémens du bon sens, et qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour et le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, et je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête et d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve; et je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes; et celui que j'ai mis en scene est tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois, je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste derechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi; et je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet, et dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair, et j'en étois si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage, et du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif et véhément sous la plume d'un autre, est précisément ce qui l'a rendu tiéde et languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, et je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele et cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse, que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent, pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable et la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées tristes et déchirantes, de souvenirs amers et révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; et c'est en cet état de douleur et de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance, m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit, si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit, et m'en tenant là, écrivant dix fois la même

quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit; et ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût et le serrement de cœur l'étouffent; et l'on sentira mieux après m'avoir lu, que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice et vérité, sans louange et sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû: il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également et se taire sans s'avilir, et s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur et d'estime, et que le public défigure et diffame à plaisir, de quel ton se rendra-t-il seul la justice qui lui est dûe? Doit-il parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir? il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer; et ce seroit bien mal connoître les hommes, que de croire les ramener d'une erreur dans

laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier et dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, et eût été bien plus de mon goût; mais il n'auroit pas rempli mon objet: et pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement et impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fièrement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas et dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue et de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie, pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre et de suite; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases et de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit et

soupire. Après de fréquens et vains efforts, je renonce à ce travail dont je me sens incapable ; et, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes essais que je suis hors d'état de corriger. Si, tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas, quand tous les biens de l'univers y seroient attachés : je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures et mieux rendues que ce qui tient ici leur place, et que j'avois jetées sur des papiers détachés, dans l'espoir de les encadrer aisément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impossible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire : il est noyé dans un chaos de désordre et de redites, mais il y est : les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable et rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes Confessions, ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue, ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice et de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture : ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler ; et loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miseres de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra cet écrit ? Quel usage en pourrai-je faire ? Je l'ignore ; et cette incer-

titude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui disposent de moi, en ont eu connoissance aussi-tôt qu'il a été commencé; et je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainsi, selon le cours naturel des choses, toute la peine que j'ai prise est à pure perte. Je ne sais quel parti le ciel me suggérera, mais j'espérerai jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles, si parmi ceux qui les liront peut-être il est encore un cœur d'homme, cela me suffit; et je ne mépriserai jamais assez l'espece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance et d'espoir.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JACQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Juste ciel! quel abominable homme! qu'il m'a fait de mal! que je le vais détester!

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont si charmé, si ravi, par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons justes, même avec les méchans. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide et stérile, et sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame et enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faste ou force, qu'importe le mot, si

l'idée est toujours la même ? si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une tête exaltée, n'en est pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées ; et s'il n'y avoit que du faste et du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons et des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même et deviendroit honnête homme, si l'on savoit chercher et ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture et d'humanité que la nature y mit en réserve et que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui sait la peindre avec ses charmes les plus touchans ; sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle ; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exister ? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce sera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu :

car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre ; et néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre : mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable ; les formes sont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus suaves, tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation enflammant les ames d'amour pour un si touchant tableau, leur inspire, avec le desir de concourir à ce beau systême, la crainte d'en troubler l'harmonie ; et de-là naît une exquise sensibilité, qui donne à ceux qui en sont doués, des jouissances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives ; plus ardentes, ou seulement plus simples et plus pures ; elles prennent par cela seul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons et droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation et à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur premiere direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles, qui les détournant du vrai but, leur font prendre des routes

obliques où l'homme oublie sa premiere destination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la foiblesse de l'ame qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course, ne se détourne point, mais, comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit et tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous ; et par cela seul leur ame garde toujours son caractere originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent ; et n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes et douces par leur essence. Mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter, que de l'objet pour l'atteindre ; alors elles changent de nature et deviennent irascibles et haineuses ; et voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon et absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire, un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance

est purement négative, et qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions et des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, et que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie : tout ce que peut faire le Sage, battu du choc continuel des passions d'autrui et des siennes, et parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien, c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, et de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé ; bien sûr qu'en n'agissant point, il évite au moins de courir à sa perte et d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage : et si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place, ni du calme où il veut rester.

Nos habitans suivant des vues moins profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, et c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel-ils aspirent et qui fait leur

premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait rassembler et tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; et de-là ce mortel dégoût pour tout le reste, et cette inaction totale quand ils désesperent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiéde, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale, survive à son amour et même s'accroisse après qu'il est éteint: au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival si-tôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames foibles et tiedes sont plus sujettes aux passions haineuses, qui ne sont que des passions secondaires et défléchies, et si les ames grandes et fortes se tenant dans leur premiere direction, conservent mieux les passions douces et primitives, qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés, et

d'un premier rapport mieux senti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre et vaincre la nature, et rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont pas exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, et qui forcent au mal l'homme foible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent, consistent en des élans vigoureux ; mais si-tôt

qu'ils en sentent l'impuissance, ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence, mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en sortir; ils ne cherchent guere à s'élever, et descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mene point: et quand ils en sentent l'effet, ce n'est pas eux qu'elle subjugue, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels et voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, et ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete; et quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore, répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, et que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs, aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à

cause

cause de la dépendance et des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortege inséparable de l'opulence leur seroit cent fois plus à charge, que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature et par la raison, ils s'arrêtent, et passent la vie à en jouir, en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux et bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes et aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez, et le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien sans doute, et je le crois ainsi: mais permettez que j'acheve.

Des êtres si singuliérement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens et de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent et qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se recon-

noissent entr'eux ; et ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu et encore moins employé, est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, et que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer; mais si-tôt qu'il y parvient, on ne sauroit s'y méprendre ; il est vrai, dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparses, qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frere de celui qui, sans l'être, veut seulement en prendre l'accent : et cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, et ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt et même que la gloire. Ce stimulant, difficile à contenir, impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle et grande vérité à répandre, quelque erreur générale et pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez

neuves, assez belles, assez frappantes pour mettre leur zele en effervescence et le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de temps ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard, selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, et barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur; et tel, né peut-être avec du génie, ne s'en doutera pas lui-même, et mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zele au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là?

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'auteur d'Emile et d'Héloïse.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette conclusion; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même: mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres, parce qu'il a fait des romans.

Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit sans mystere et je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent, et là-dessus je pense exactement comme vous : mais vous unissez des choses que je sépare. L'auteur des livres et celui des crimes vous paroît la même personne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, selon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il est vrai, et c'est un fait dont personne ne doute plus : mais quant à ses autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui disputer.

ROUSSEAU.

Le second dépouillement me paroît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaison, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'est beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, et pour cause, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit composée, sans même insister sur le doute s'il sait faire des vers, et par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une chose plus positive et plus sûre: c'est qu'il ne sait pas la musique. D'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne sait pas la musique! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me serois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre, ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il sait la musique: la question n'est pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont prises et prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve ; passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée ; et ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable, ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible et doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, et ses amis lui resterent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide et son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances et des talens agréables; et quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation et de prétention que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher, se donnoit sans réserve; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur, farouche et noir, se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, et dans son affreuse misanthropie, ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul, sans étude et sans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zele, et consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, et à former des projets chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait

le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames, n'a su rien donner de son temps ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes et les mauvais lieux, chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux et bas qui en sont inséparables; il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres et s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu que ses horribles systêmes; et après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, et pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs; le second, d'une impudence encore plus bête, s'approprioit fiérement et publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite et avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les

corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes et les amateurs; tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit; et toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble et suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi: ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez: et si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, et très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, et j'adopte pleinement votre conséquence; mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, et cela est incontestable: moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet opéra, n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, et cela n'est gueres moins évident; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puisqu'il ne sait pas faire de vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat, et s'il n'en a pas fait la musique, puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique françoise, encore moins le Dictionnaire de musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet art et sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment, non plus que le public, et nous avons pour surcroît celui d'un grand musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoissez-vous bien ce grand musicien étranger ? Savez-vous par qui et pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la musique Françoise, et à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je soupçonne quelque chose de tout cela; mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur, donne lui-même du poids à son suffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de son talent, d'accord, je le suis aussi ; mais quant à son suffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puisqu'il vous est suspect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour composer de la musique, il faut la savoir sans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet art sans y rien entendre, et que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique, seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet, et même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien aussi de cela. Mais

votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire et à son auteur ?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y pensois.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez ! Cela étant, permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇOIS.

Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas je suis moins surpris que nous pensions vous et moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, et qui ne roulant que sur des principes généraux, ne contiennent que des idées vagues, ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, et qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique ; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raison, l'application, l'exception, et tout ce qui doit guider le compositeur dans leur emploi. L'auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des musiciens et presque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, expli-

que ce genre avec une si grande clarté, qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matiere. On ne me persuadera jamais que cet article, ceux *d'expression*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (*), et grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire, et qui sûrement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point; ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabu-

(*) Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 et remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque temps après parurent ses Elémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire, et quelque temps après une nouvelle édition de ses Elémens, avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

laire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le temps de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la derniere main et qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même, de ce qui manque à son livre, et il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse et en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, et guidés uniquement par leur oreille et leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables et même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connaissance des regles et qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner et même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, et bien plus encore dans un art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre et la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire, qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connaissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je sais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public; que le Dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores et inintelligibles, qu'on en cite un article *Genie* que tout le monde prône et qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *enharmonique* et aux autres qui, selon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à personne, si ce n'est à quelques musiciens ou amateurs étrangers qui paroissoient en faire cas avant qu'on les eût mieux instruits; mais les nôtres disent et ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la derniere reprise; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art et de l'esprit humain, et jamais cet enthousiasme ne fut si vif que lorsqu'on sut que le divin J. J. ne savoit pas la musique. Or, quoique vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'art universellement admiré, il ne s'ensuit pas selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, et encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont je veux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regle de mes jugemens ceux du public, et surtout quand il s'engoue, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engouement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment ou le soi-disant auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, et cela, non pas sur l'opinion publique ni sur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'art, n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique, quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude et le savoir produisent, mais de celles qu'inspire le goût et la sensibilité; et l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant et de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a

pas

pas, cet acquis qui supplée au génie et ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition : et non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant ; mais on peut douter qu'un savant compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, et qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Françoise. Mais ce principe, ignoré de tous nos compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Françoise qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, et suivi seulemenr par l'Auteur du Devin, est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possede supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece est le récitatif : il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors, à tel point qu'on ne voulut point hasarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la

langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles; et quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles et de la Musique; c'est l'étroite liaison des parties qui le composent; c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé, senti, parlé, comme le Poëte; l'expression de l'un répond toujours si fidellement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit; et l'on me dit que cet accord si juste et si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés? Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars et décousus, qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle; elle paroît même si solide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la piece entiere, paroles et musique est d'une autre main,

et que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer et l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres, car enfin il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable ; il faut bien que cet ouvrage, qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord découvert et très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels ; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc ; car l'une et l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc ce véritable Auteur ? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois ?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore ; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve Regina*.....

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, et qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous

parlez, Pergolese l'a fait de son vivant; et celui dont je parle, en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, et que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis lors, et qui par autant de miracles de M. d'Alembert, sont et seront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-temps que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, et je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolese, et il ne faudroit pas multiplier les auteurs sans nécessité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite et à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les coutures et les pieces de rapport; et il me semble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale. Ce n'est pas plus de la musique Italienne que de la musique Françoise. Elle a le ton de la chose et rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là ? et si c'est son unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opéra semblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela ; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

ROUSSEAU.

Bon ! vous voilà bien embarrassé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il se sera fait confier sa piece, ou la lui aura volée, et puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, et quoi qu'il en soit du véritable auteur de la piece, il me suffit, que celui qui s'est dit l'être, soit par son ignorance et son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la Musique Françoise, ni aucun des autres livres qui

portent son nom et dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille, au fort même de son effervescence, piller et s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage, d'orgueil, de fierté, de force, pour résister à la démangeaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser mûrir vingt ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur et de poids à ses productions long-temps méditées ; que ce même homme, l'ame toute remplie de ses grandes et sublimes vues, aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée et très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui : et quiconque avec une tête active et pensante a senti le délire et l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil et assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait et même

sans savoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace et de vigueur d'un côté, tant d'ineptie et de lâcheté de l'autre, ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece ; elles devroient parler à toute ame sensible et douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté sincere d'être meilleur, sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite et fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre et l'étendue de ces mêmes écrits, où je sens toujours et par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute justice, de toute bonté, s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miseres humaines, à en montrer la source dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans

leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés ; à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, et à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos Philosophes ont tant à cœur d'étouffer, et qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait sifler d'eux et de tout son siecle pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon, quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs : il a consacré son plus grand et meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles ; à montrer que la bonne éducation doit être purement négative ; qu'elle doit consister non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, et à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images et à la force de ses raisons ; et vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un

fourbe

fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt; puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs et de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides et des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles et des adversaires dans tous les prosélites que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits; il est hébété de débauche, il est pourri de vérole, et vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant et si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché; que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie; que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels; que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions

qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture, si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont, que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans et chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse: et le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases, seroit l'ouvrage d'un vil débauché! Comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien: ce n'est pas avec de l'esprit et du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à force de ruse et d'astuce, aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis sans exception, et dire également les plus dures vérités aux uns et aux autres. Papistes, Huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout est peint, tout est démasqué, sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre qui que ce soit, mais sans ménage-

ment pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrace; et tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarrasser même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient et de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, et sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux et fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un *misérable* à qui l'on a ôté le nom de *scélérat* qu'on ne trouvoit pas encore assez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse et l'indignité de son ame; vous voulez que ce reptile ait pris et soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide et fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public, et que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes? Vous voulez que, parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénètrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs et ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur et de force; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'as-

surez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, et ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine, et de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu: mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile, et sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre, soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse, et sur-tout la lettre sur la mort de Julie, ait été écrite par un scélérat; que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double; que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain; que le recueil entier des écrits du même auteur soit sorti d'une ame hypocrite et d'une mauvaise tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non Monsieur; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde et fausse persuasion. Mais je dis et je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., et que l'auteur des livres et celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur, que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'est pourtant une erreur sans le moindre

doute; et une autre preuve qu'il a fait des livres, est qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, et l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! Il en fait le semblant, pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche, et couvrir sa rage de faire des livres et de barbouiller du papier. Mais personne ici n'en est la dupe, et il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien, si à propos, et avec tant de succès?

LE FRANÇOIS.

Ce sont des fadaises de toute espece: des leçons d'Athéïsme, des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funebres, des traductions, des satires....

ROUSSEAU.

Contre ses ennemis, sans doute?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ses ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me serois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité, et de l'auteur de toutes ses miseres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cent quarante*, dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité, sans même excepter Narcisse, et sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇOIS.

En se nommant il se contraignoit; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raison, cela lui réussit si bien! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres, que cet homme si fin publie avec tant de mystere en faveur des gens qu'il devroit haïr, et de la doctrine à laquelle il a paru si contraire?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'est de se jouer du public et de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour et le contre, et promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! Voilà, pour la détresse où il se trouve, un homme de bien bonne humeur, et qui, pour être aussi haineux que vous le faites, n'est gueres occupé de ses ennemis ! Pour moi, sans être vain ni vindicatif, je vous déclare que si j'étois à sa place, et que je voulusse encore faire des livres, ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs et leur doctrine aux dépens de ma réputation et de mes propres écrits. S'il est réellement l'auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte et nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide et bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie si mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné, bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos Sages, si vertuex, si justes, si supérieurs à toute partialité ; parmi toutes nos dames, si sensibles, si favorables à un auteur qui peint si

bien l'amour, il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos Messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement, avec joie, aux preuves que ce même auteur qu'on disoit tant aimé, que ce même J. J. si fêté, mais si rogue et si haïssable, étoit la honte et l'opprobre du genre-humain; et maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la chose seroit possible, vous seul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous proposer une distinction neuve et imprévue, qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, selon moi, ne dit pas grand'chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage, communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter, ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, qu'ils tournent

même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, et qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; et l'on croit si bien que ces écrits sont de lui, que nos Messieurs s'occupent depuis long-temps à les éplucher, pour en extraire le poison.

ROUSSEAU.

Le poison !

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, et je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand ; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monsieur, ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit ; et même il s'y met tout à découvert dans nombre de passages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer ; mais qui frappent

maintenant de surprise et d'effroi tous ceux qui, mieux instruits, les lisent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des passages horribles! J'ai lu ces livres avec grand soin; mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'est ce que je ne saurois faire: mais j'en demanderai la liste à nos Messieurs qui les ont recueillis, et je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enseigne ouvertement l'assassinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, et cela n'a pas été remarqué dès la premiere lecture! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces sages et graves réquisitoires sur lesquels on l'a si réguliérement décrété? Quelle trouvaille pour eux! quel regret de l'avoir manquée!

LE FRANÇOIS.

Ah! c'est que ces livres étoient trop pleins de choses à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il est vrai que le bon, le judicieux Joli

de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inspiroit *le Système criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'assassinat; ou peut-être, comme vous dites, son extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monsieur, que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent, et qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeste; et je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent, si je n'avois vu par hasard une lettre insidieuse qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet, et la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire, et où il explique le sens de cette note, qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur, est sujet, en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, et à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils et méthodistes qui, sans s'animer sur rien au monde, ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire, et qu'ils savent tourner sans se commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, et dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse

douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure ; mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, et à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, et en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, et parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, et qui ne cherche, dans tout ce qu'il offre de bon et d'utile, qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, et qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant : lisez-les à leur place avec ce qui précède et ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent ; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs, et pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin ; je doute qu'en finissant cette lecture, il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveller son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je sais qu'on blâme en général cette maniere d'isoler et défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste ; mais par vos propres principes, nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte ; car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu avec tant d'art, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent, ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me suis point avisé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

Rien, si non qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étois auparavant ;

jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh! je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'est pas la faute des livres: car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; et je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, et qui s'occupent, pour le bien public, de ces utiles recherches, sont tous des hommes de la plus sublime vertu, et de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincère dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause, et de décider sur cet article entr'eux d'un côté, escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, et de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres

dont il s'agit; et sur les dispositions où vous laissera leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, et de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est, je crois, le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

ROUSSEAU.

Non, Monsieur, je veux que vous lisiez le vrai système du cœur humain rédigé par un honnête homme, et publié sous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons et utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit se résoudre à lire ces livres, si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous seul, à les trouver nuisibles et dangereux; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés, non, comme vous dites, par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur duquel ils surprennent, séduisent, et trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait, sur l'autorité d'autrui, l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons, et choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je serois obligé de croire, sans aucune raison probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix, quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde ?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voient, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, et que l'on comptât celles qui restent dans le silence, faute d'oser se faire entendre ; il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, et je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui sur cet article,

disent

disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair, vous et moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux, pour vous complaire, faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique ; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant ; et sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, et s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut, malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou, selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, et à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-temps.

ROUSSEAU.

Que m'osez-vous proposer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voie! que je le hante! moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui et moi, et m'en trouverois trop près encore! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liaisons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence, et de ne lui jamais laisser connoître que vous ayez même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé?

ROUSSEAU.

Comment? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le temps qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, et vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir

toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, et je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice et la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a, quant à sa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ses vices et de ses crimes, travailler avec zele à étendre et accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre, autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystere et de commisération qui en augmente l'effet; et loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre et de se défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on sait, et comment on le sait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez imposés; et maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent, et que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je

vous prie, et comptez sur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux! Ils étoient ses amis, ils faisoient profession de l'être: séduits par un extérieur honnête et simple, par une humeur crue alors facile et douce, par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs; sans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, se l'attacherent, et l'eurent bientôt subjugué; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple et si doux, prenant tout d'un coup l'essor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-temps contenu son ardeur sans mystere; et dès-lors persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, et prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie, par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise, et dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non, comme disoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, et ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt, comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, et les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystere obscur de son caractere. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils passerent aisément de sa confidence à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent et de grandes promesses, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit, et parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit, aussi bien et mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte et la preuve de ce qu'ils avoient pressenti, si-tôt que ses livres firent du bruit, savoir, que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monstre

chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans masquoit l'ame d'un scélérat sous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez, de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, et l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien ; cependant, quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient, ils vouloient le démasquer : mais ils ne vouloient pas le perdre ; et l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir ? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes ? car pour du repentir, ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice, à la vérité, à la sûreté publique ; mais ils ne savoient pas moins ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme ;

et leurs honnêtes ames, pleines encore de commisération pour lui, vouloient sur-tout éviter le scandale, et faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût son bien-être et sa conservation. Ils concerterent donc soigneusement leurs démarches, et résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes, que la connoissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée, et qu'il paroissoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, et sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désaprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre, et à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise; il la fallut déguiser. Cela paroissoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile

un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, et qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie, n'apperçut point tout cela ; et bientôt avec les renseignemens suffisans pour l'accuser et le convaincre ; sans qu'il parût que ce fût lui qui les eût fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer, de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais, à la faveur de ce premier fait bien établi et suffisamment aggravé, tout le reste devint facile. On put, sans soupçon d'animosité, se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant et seulement pour l'acquit de leur conscience ; et voilà comment, dirigé par des gens instruits du caractere affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-temps, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, et du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà

Voilà l'état où il fallut amener les choses pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs mysteres qu'on avoit à révéler, et pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, et dans une absolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne; et ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis et par leurs amis, de suivre ses projets exécrables, et de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, et que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement, contracté avec toute la force possible, a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de caractere, et sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues, et de les favoriser par pitié pour ce malheureux? car vous devez sentir que là-dessus sa sûreté tient à son ignorance, et que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre

pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, et que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévérement, ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau, qu'il faut que j'y rêve longtemps pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites, pas exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes; et je craindrois fort, au contraire, qu'affiché de la sorte, il ne servit d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles, et pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal et la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons; et leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, et qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement: au lieu que les bons, unis seulement par des

affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent et se séparent sans crainte et sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, et qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, et qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres: par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre et

le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une espece bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, et à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

LE FRANÇOIS.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, et si particuliere, que la nature n'en a jamais produit, et, j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser : mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point, qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le regarde et l'intéresse le plus ; qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne

pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ses regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singuliere, la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue, et de ceux qui en ont dirigé l'exécution; et ce qui n'est pas moins étonnant encore, est le zele avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il est l'aveugle et fidelle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement: mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer, qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine, et qui, dit-on, haïssoit le Visirat, méprisoit les Visirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justes, que les peuples fussent libres, et que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer et le surveiller: entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sûreté du coupable autant qu'à son avilissement; et sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec

toute espece de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complettement, on n'a épargné ni soins, ni temps, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge ; tous ceux, en un mot, qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été récompensés de maniere ou d'autre ; et plusieurs ont été avancés, eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions et de beaucoup d'argent à Venise, à Turin, en Savoie, en Suisse, à Geneve, partout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès, ont laissé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner, et en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes et contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris, à leurs propres frais et de leur propre mouvement, de grands voyages

pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zèle.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux, bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, et d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu et de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie : celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable et douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort ; celle-ci, sans la donner, la rend desirable, et ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de

pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé ?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle et l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir : mais au fond qu'importent ces formes quand le délit est bien prouvé ? La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves et n'empêche point sa condamnation. Ainsi cette formalité, souvent inutile, l'est surtout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la justice, on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir, le punir, et tout étoit fait. On se fût épargné des embarras, des soins, des frais immenses, et ce tissu de piéges et d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commisération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, et le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, et de quoi pourroit-il se plaindre? Pour le laisser vivre parmi les hommes: il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchans cherchent et trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins; mais on les empêche de se lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le seul plaisir de nuire; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui: il préféra toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire, on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand et si sûr que depuis qu'on le surveille et qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action; et ce n'est jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent! Qui croiroit qu'un excès de

scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le personnage à tout le monde, sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il falloit instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystere ignoré de lui seul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, sans qu'il crût être vu de personne. En un mot, c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire, sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés sur des principes généraux, échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger et seul, il étoit sans appui, sans parens, sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, et que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler ; on n'a fait, pour l'isoler tout-à-fait, que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, et dès lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des

hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser? Ne falloit-il pas, en le laissant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent? N'étoit-ce pas sur-tout une obligation particuliere pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans, et de le voir les premiers à travers ses déguisemens, tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte, il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt, qu'ils ne le sachent et ne le veuillent. Au fond, tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire, et dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le temps de les bien endoctriner: on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on

fait? Il falloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve : on l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait? On l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres et ses portes ne l'ont point atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, et de toute la Suisse; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insçu depuis long-temps, et bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, et de quoi se plaint-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai; mais qu'importe? quelles blessures lui font-

(*) Choisir un Anglois pour dépositaire et mon confident, seroit, ce me semble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penser et dire de sa nation. On l'a trop abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien.

M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de temps avant sa mort, il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays pour y finir ses jours.

Note de l'Editeur.

elles? N'est-il pas fait pour les souffrir? et quand chaque passant lui cracheroit au visage, quel mal après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien, ne sait gré de rien; et tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence et le titre, et de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'est sa coupable défiance qui seule le rend misérable. Sans elle il seroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'est vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui rencheriroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit, à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, et cela dans tous les états, sans en excepter les grands et les Princes; et mon ours n'étoit pas content!

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien surpris. Ces grands-là ne pensoient pas, sans doute, comme ce Seigneur Espagnol, dont vous savez la réponse à Charles-quint

qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuve.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre! Le Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jacques ne sait donc pas qu'il est un scélérat?

LE FRANÇOIS.

Le fin du project est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savoit rien, ou comme si on l'ignoroit soi-même. De cette sorte on évite avec lui le danger des explications; et feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obsède si bien

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même temps un asyle charmant dans ses terres, par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

sous un air d'empressement pour son mérite, que rien de ce qui se rapporte à lui, ni lui-même, ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on sait toujours d'avance, les murs, les planchers, les serrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, et l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement; c'est-à-dire de mouches vénimeuses, de fourbes adroits et de filles accortes, à qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne sont pas apparemment des vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs et de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Messieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos dames? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit sûrement le plus irrémissible.

LE FRANÇOIS.

Ah! Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant, et de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là!

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, et qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute et qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes et les bois, où il ne trouve au milieu des hommes ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténebres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire et sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), et on ne leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableau tout vis-à-vis de ma porte, et à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions et leurs ordres.

le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé et traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure et le fixe, mais en s'écartant de lui et sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere ; et s'il ose parler lui-même et qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou en éludant ses questions d'un ton si rude et si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, et de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré, signalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux savoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanach, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris ; le seul desir manifesté de trouver une chose, telle qu'elle soit, est pour lui l'infaillible moyen de la faire disparoître. A son arrivée à Paris il cherchoit douze chansonnettes Italiennes, qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, et qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu, à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville

immense toujours sous les yeux de la populace, qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-Nations? on ne passera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il se faire décroter? les décroteurs, sur-tout ceux du Temple et du Palais-Royal, lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, et même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir; et tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connoître et abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un suisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroissoit si barbare et si ridicule en ce siecle philosophe, que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveller bien précieusement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner sa figure et son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, et en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mît en station directement sous les fenêtres de J. J. tournant et retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au peuple,

à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on desire, et l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Messieurs m'a même assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendians lui rejeter au nez son aumône ; et vous comprenez bien....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame ! quelle charité ! Le zele de vos Messieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions et les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse, implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les

(*) Il y auroit, à me brûler en personne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'étant une fois mort et brûlé, je ne serois plus en leur pouvoir, et ils perdroient le plaisir plus grand de me tourmenter vif. Le second, bien plus grave, est qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, et je doute que malgré vingt ans de précautions et de trames, ils osent encore en courir le risque.

recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître ; et de là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore et qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, et l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénétre enfin ce manege, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque temps. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, et même de leur répondre, et cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant passer pour un homme insensible et dur. Car encore une fois, rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haissable à tous, que dès qu'il desire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, et que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

ROUSSEAU.

En effet, tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroissent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée, le jouet du genre-humain, et de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh ! sans doute. Voilà le grand, le vrai but des soins généreux de nos Messieurs. Et graces à leur plein succès, je puis vous assurer que depuis que le monde existe, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

ROUSSEAU.

Mais ne me disiez-vous pas au contraire que le tendre soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, et c'est là sur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Messieurs, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés et d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui est nécessaire, et nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie et de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses et dérisoires (*), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle, et qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace.

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, et qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

Enfin puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content; on a soin qu'elles ne lui manquent pas, et on le sert de son goût en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, et même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, et l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, et qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oublié les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-temps à la Bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-temps à loisir sur le compte de J. J. (*).

(*) On y a détenu de même, en même temps et pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les Magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, et jamais, en écrivant soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause et de remettre à de meilleurs temps

On a recommandé à tout ce qui l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, et l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne pût trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de temps perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions, et que nous appellons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé: mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin: car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains, sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent, est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de

la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, et que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là?

fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, et tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscretes vivacités qui lui échappent, et qu'on amplifie et commente de sang-froid. Ils prennent en même temps toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui, ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs, et l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort; de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, s'ils sont à Paris ou absens, ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses, qui seroient de sa part de nouveaux crimes s'il s'avisoit de les répéter. En province on empêchoit aisément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris, où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voie aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde, et sur-tout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose, personne n'en sait rien; s'il s'informe de quelqu'un, personne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empressement le temps qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire

trouver

trouver les denrées, sinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ses bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent, et qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion et le bon marché, pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober; et cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué, plus que toute autre chose, à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

ROUSSEAU.

Comment, ses amis?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur; et, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude, en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour

qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle (*). Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles et parmi la bonne compagnie ; ce qui n'étoit pas difficile et fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, et dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés ; et cela présentoit plus de difficulté, non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvoit scandaliser les simples, mais surtout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement, toute instruction, tout moyen de défense et de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumieres qu'on a sur son compte, et qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre et de ce qui s'imprime journellement en Hollande et ailleurs, parce que cela passe toute croyance, et qu'en le voyant et en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique et l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage, ni patience ; et, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude et des mains pures de tout mal.

honnêtes gens. Or pour intéresser cette populace, à ce mystere, sans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui est de faire le fier sur les dons, et de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais je crois que vous et moi serions assez capables d'une pareille arrogance : qu'en pensez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoi qu'il soit riche. de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos Messieurs?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les siennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a, et ne demande rien à personne.

LE FRANÇOIS.

Eh non! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord, mais il céde à la fin tout doucement quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez

d'abord; et retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce seroit, j'en conviens, outrager un honnête homme: mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles, et c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoissance?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, l'argent rachete tout, et rien ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, et mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens, et sur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misere et le respect pour ses bienfaiteurs.

On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, et l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, et par conséquent plus cheres (*). Au fond, cela ne lui fait aucune économie, et il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même argent il est mieux servi, sa bassesse et la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, et l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject et méprisable, en paroissant ne songer qu'à son bien-être et à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce petit manege, et tant mieux : car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude ; et s'il change de

(*) *Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, et les commencemens de caducité qui paroissaient en M.r Rousseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieusement son mari, sur le prix qu'on lui faisoit payer sa petite provision de bouche. Voici le fait; et c'est ainsi que cet infortuné voyoit partout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilite : c'étoit seulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

marchands, on répete aussi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, et plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix; il est naturel qu'eux et moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur systême, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU,

Je crois qu'il me la rendroit suspecte; car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre et moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat?

LE FRANÇOIS.

Oh! le public ne rapproche pas ainsi les

idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre, pour insulter à sa misere et le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres temps.

ROUSSEAU.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions et d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais quand, pour l'unique plaisir de rendre sa diffamation plus complette, on lui passe journellement tous ses crimes, qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux? C'est une objection que je vous ai déjà faite, et que je répete, parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les mesures qu'on a prises, il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarrasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il passa pour un honnête

homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits, dont il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans, et qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur seroit si aisé d'empêcher?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raisons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point; mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont sans doute aussi leurs raisons; cela suffit-il pour les justifier? Singuliere bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuse d'empêcher le crime, et s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie. Laisser commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'est pas seulement en être témoin, c'est en être complice. D'ailleurs, si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance et d'activité? Que sert d'avoir découvert ses œuvres, pour les lui laisser continuer, comme si on n'en savoit rien? Que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes pour la

laisser en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal faire? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, et digne de personnages si vertueux?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable, a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge, qui dans le fond importe assez peu: car puisqu'un homme coupable d'un crime, est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, et l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du systême que l'on suit à son égard, est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué, bien connu de tout le monde, et néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs et toute lumiere certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes, qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse, et qui ne souffre pas qu'il

soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, et ce seroit aller directement contre les maximes d'indulgence et de commisération qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique, est premierement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, et, sur le reste, d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter et fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats, ne doivent, s'ils y succombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout quand, pour les contenir, il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec

lui, et dont sans doute il a soin de faire ses premieres victimes.

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger et boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime à assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime et du penchant; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance, pour peu que leurs cœurs s'ouvrissent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, et dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence; le lien de l'amitié lui pese; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas disputer contre les faits; mais convenez que vous me peignez là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, et qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monstre, dont l'abord seul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs, et faite pour l'espionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je com-

prends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas, lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons; qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots. Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer, par l'avantage qu'ils en espérent, au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se faufiler avec lui, voilà, Monsieur, ce qui me passe. Que lui disent-ils donc? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil personnage? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ses fins, souffre toutes sortes d'outrages; et pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte et de mépris d'une part, de bassesse et de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mene à quelque nouvelle découverte sur son caractere affreux. Un tel caractere

tient du prodige, et ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque ; car s'il se fâche, il s'accuse lui-même ; et s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux; pour moi je ne les trouve pas fort nobles, et je vous crois assez du même avis, puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur, à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard

de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'est-il pas complettement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'est-elle pas superflue? Elle ne seroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir et de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au ciel, je respire! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc? D'où vous naît cet épanouissement subit, après l'air morne et pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, et si différent de l'air jovial et gai qu'ont tous nos Messieurs, quand ils parlent de J. J. et de ses crimes?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie: je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même. Vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, et qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il

falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité : mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités ; et ceux qui m'y ont plongé, se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, et que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture, ni vérité, ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne ; et sans lesquels toute société n'est que tromperie et mensonge, je me suis retiré au-dedans de moi ; et vivant entre moi et la nature, je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul, que je ne conversois pas avec un être insensible et mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit mesurée, et que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens et de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siecle ; elle n'est pas faite pour moi ; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois

des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y sentois tant de rapport avec mes propres dispositions, que, seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature et l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je retrouvois en moi, et leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance et le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservés seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles et à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes et les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi; je me trouvois seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyais naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons, que je cessai de craindre, comme on me le crioit sans cesse, qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés et de l'éducation. Je vis que dans ce siecle où la Philosophie ne fait que détruire; cet

auteur seul édifioit avec solidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés, et le but personnel que l'auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture et simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, et l'homme de la nature de l'homme factice et fantastique que nos institutions et nos préjugés lui ont substitué : lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public, sans vûe secrette et sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie et ses maximes si bien d'accord, que je me confirmois dans les miennes ; et j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-temps, d'un écrivain qui méprisant l'esprit de parti et ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public et celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme : et moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-temps qu'une fausse apparence sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentimens ni d'idées, et plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les dou-

ceurs d'une amitié sincere, et de me nourrir encore avec lui de ces grandes et ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie et la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentimens, et vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserrer mon cœur et en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort et des hommes, et vous me replongez pour jamais dans toute ma misere; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance, un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle, et voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, et prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, et vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aie jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, et fidellement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande et mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruses et d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un systême, la haute opinion que vous vouliez m'en donner ; et lorsque vous les combliez d'éloges, je sentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses ; comment la fausseté, la trahison, le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance et de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort? voyez vous-même, et rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses sont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machi-

nations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroissoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde, et que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence, et la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres et d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, et je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, et de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumiere est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé

toutes vos preuves ; et si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problême insoluble, un mystere effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous et moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, et selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort : car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison ; mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner, et il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant et présent, bien que la chose soit possible et facile ; quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin, l'accusation, l'accusateur, les

preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes, perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe, base et sceau de toute justice, sans lequel la société humaine crouleroit par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales et sans exception dans les tribunaux, quoique souvent superflues, font-elles loi dans des cas de grace et de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident? et, dans l'exemple que vous venez de proposer, le délit seroit-il moins avéré, le prévenu seroit-il moins coupable, quand on négligeroit de l'entendre? et quand sur la seule notoriété du fait on l'auroit roué sans tous ces interrogatoires d'usage, en seroit-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires, sont-elles nécessaires

à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, et reconnu de toute la terre pour être la honte et l'opprobre de l'humanité? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi? Si je le croyois, je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Discutons de sang-froid avec vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence et de grace: mais avant d'examiner quelle est cette grace, il faudroit voir d'abord si c'en est ici le cas, et comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace suppose celui de punir, et par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence; et moi je pense, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, et qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent, qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions, il faut que ces passions s'entrechoquent, se combattent, et que celle qui accuse

trouve un contrepoids égal dans celle qui défend ; afin que la raison seule et la justice rompent l'équilibre et fassent pencher la balance. Quand un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrette qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, et fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur : et comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures ; qu'il s'est donné tout le temps d'arranger ses machines et de concerter ses moyens et ses preuves, le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen et aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, et qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action et réaction, et du choc de ces intérêts opposés, doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité : c'en est du moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force, et que le contrepoids de

l'autre

l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance? Le juge que je veux supposer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour et le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il taît et qui changent l'effet de ceux qu'il expose? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que seroit-ce si, au lieu de supposer ici un juge parfaitement intégre et sans passions, je le supposois animé d'un desir secret de trouver l'accusé coupable, et ne cherchant que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe: mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui

travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard; et ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célebres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente, et je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste et téméraire de juger un accusé, tel qu'il soit, sans vouloir l'entendre: mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-seulement le juge sans l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelque prétexte spécieux qu'il allégue, et fût-il vraiment juste et vertueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il s'en doute est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie, qui

est-ce qui a pris sa défense et parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zele et ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même, qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres nécessaires pour les apprécier, et distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître? Puis-je deviner les éclaircissemens, les objections, les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, et jeté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense et sans défenseur, et depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse

rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel et sans vouloir vous écouter?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la premiere fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement, la premiere et la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoi qu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé; il n'y a que celui des accusateurs, et même un intérêt très-pressant, qui puisse les y déterminer, et il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre, malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens, qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude et de soin, pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse, quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après

tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, et sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis? Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Je réponds que votre supposition est impossible et contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, et que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, et causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde, et qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public et unanime, se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint et prouva que le même jour et à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal et dans une autre ville, d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté, mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches et d'enquêtes, dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits

attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure et de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter; et vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. « Un malheureux, disent les lettres de » Londres, alloit subir le dernier supplice, » et il étoit déjà sur l'échafaud, quand un » spectateur perçant la foule, cria de sus- » pendre l'exécution, et se déclara l'auteur » du crime pour lequel cet infortuné avoit » été condamné, ajoutant que sa conscien- » ce troublée (cet homme apparemment » n'étoit pas philosophe) ne lui permettoit » pas en ce moment de sauver sa vie aux » dépens de l'innocent ». Après une nou- » velle instruction de l'affaire, le condam- » né, continue l'article, a été renvoyé » absous, et le Roi a cru devoir faire grace » au coupable en faveur de sa générosité ». Vous n'avez pas besoin, je crois, de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, et sur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où sur la prétendue évidence du crime, onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzieme aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collégues, que de joindre sa voix aux leurs, et cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroissoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre, où les procédures criminelles se font publiquement ; au lieu qu'en France, où tout se passe dans le plus effrayant mystere, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans ; et les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges, dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à saint Eustache me semble un avertissement bien solemnel aux juges et à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer et mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie et l'honneur de leurs semblables, et enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes,

ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans son espece, qu'on les dispute, qu'on les nie enfin si l'on veut : combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans la leur ? Où est celui qui sait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abusés par de fausses apparences, peuvent prendre l'imposture pour l'évidence, et l'erreur pour la vérité ? Quel est l'audacieux qui, lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme, passe en avant et le condamne, sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des pieges du mensonge et des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le dépouille du droit sacré d'être entendu dans sa défense, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose, très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture et de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sûreté de l'innocence ? Eh ! qui ne sait, au contraire, que loin de s'y soucier de savoir si un accusé est innocent et de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le

trouver coupable à tout prix, et qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement accordés par la loi, tellement que si, dans quelque cas singulier, il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'est au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli, par son supplice? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, est d'avoir des victimes à tourmenter? qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable, et que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle; avides de sang à répandre, ils voient à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, et n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, et cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par hasard long-temps après la mort des accusés, et lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort! Tout nous montre ou nous fait

sentir l'insuffisance des loix et l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot et des fers, et à qui souvent on arrache, à force de tourmens, l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies et trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre! Allez, Monsieur, cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse; et si, quand vous la faisiez, elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cettte forme si sacrée et si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les temps, et jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude et de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable; de celui d'un homme accusé tout d'un coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique et de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu? Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on se permettroit de négli-

ger pour d'autres une aussi sainte formalité? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle et si téméraire me déplaît et me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légére et dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé, personne ne l'eût pu croire; et si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux et ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là, sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens et l'équité avec les hommes ordinaires, sont superflues avec un pareil monstre; qu'ayant foulé aux pieds toute justice et toute humanité, il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent; que la multitude et l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, et qu'il suffit pour en

établir la vérité de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large et facile vous ouvrez à la calomnie et à l'imposture, si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insçu et en se cachant de lui, il suffit de multiplier, de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, et plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent; mais ce que je sais mieux encore c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre, et n'en sauroit dispenser. La même raison qui selon vous rend sa conviction superflue, en est une de plus selon moi pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, et dans toutes les formes; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves; mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raison; mais prenez mieux ma pensée et celle de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention, qu'à son caractere

affreux découvert enfin, quoique tard, et maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, suivi, examiné avec le plus de soin, s'accordent sur cet article, et le reconnoissent unanimement pour être, comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume, la honte de l'espece humaine et un monstre de méchanceté. L'exacte et réguliere discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on sait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre; mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur et l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractere indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment, indépendamment de ces mêmes faits, on a si subitement et si sûrement reconnu ce caractere. Quand je songe que ce monstre à vécu quarante ans généralement estimé et bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre com-

ment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes ; et je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement et tout d'un coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors : et quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle, que jadis on le jugeoit équitablement et sans partialité ; et qu'on ne le juge plus qu'avec passion et prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis et qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens, si contradictoires, dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-temps abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences, et n'y regardoient pas de si près. Mais depuis

qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin et à le mieux examiner, on a bientôt découvert la forfanterie ; tout son faste moral a disparu, son affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens même qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, et ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-temps. On voit avec la derniere clarté que, différent de ce qu'il parut alors, parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, et qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire, de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit, l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit et admet tout ce qui confirme son jugement, rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens, ses regards, ses gestes sont interprétés selon cette idée ; on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font, et qu'on dit ou

fait soi-même indifféremment, prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit et non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a, et l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été, qu'en se persuadant que c'est faute d'attention, non de pénétration, qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai, que si deux hommes ont d'un troisieme des opinions opposées, cette même opposition regnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc et l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices, dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, et chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens temps avec des yeux différemment affectés, nous fait des impressions très-différentes, et même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompoit autrefois, tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce si le prestige des passions s'y joignoit encore ? si de charitables interprétes toujours alertes alloient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations,

pour

pour tout défigurer, tout noircir, tout empoisonner? On sait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui sait voir des vertus dans l'objet de son aversion? qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait: et s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt, on le jugeoit sans partialité, et qu'aujourd'hui la prévention et la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité?

S'il est possible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité, et beaucoup moins l'évidence, résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J.; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation, si hautement, si fiérement prononcée, est non-seulement arrogante et téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité: d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a

pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue et juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, est trompeuse et fausse ; et quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent et mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grace, et qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, et en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons, pour le sentir, à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, et voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre et de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace ? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi ! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à

plaisir dans la fange, qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant? S'il se pouvoit que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace? voudrions-nous de la vie à condition de la passer ainsi? Non sans doute; il n'y a point de tourmens, point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, et la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit desirable et douce, plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh! quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur, s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice? Non, non, quoi qu'ils en puissent dire, ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi, puisqu'au milieu de tout son opprobre, il ne laisse pas de vivre et de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles, insensibles à la honte, y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en sent digne: c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déja tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité stoï-

que au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation, la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut, si fier, si orgueilleux, qui, plein de génie et de feu, a pu, selon vous, se contenir et garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume ; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens et de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, et se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme, à présent insensible à tant d'indignités, s'abreuve à longs-traits d'ignominie, et se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel ! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées, ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence.

Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent et qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible, il faut les sentir injustes, et s'être fait de l'honneur et de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes: car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font, ne sont pas pour celui qui les reçoit: et dans le second ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il est vil et qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils et méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le sont pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle, ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter et qu'ils n'ont pas même prévues parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance et de grace. Dans le ténébreux système auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un raffinement de cruauté pour accabler un infortuné de misères pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, et taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce

qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler et le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignardent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même temps le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de résistance et d'effrayantes menaces, est venu fièrement à Paris, provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoissant parfaitement son innocence ; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsédent et tiennent sa destinée en leurs mains : voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais ; et quand il seroit tel qu'ils le disent, encore falloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie et sa liberté à cet indigne prix. Car une grace, ainsi que tout autre don, n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit ; et je vous demande si la conduite et les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré

lui, et c'est indignement abuser du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable ; que seroit cette grace si je le supposois innocent, comme je le puis et le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il est coupable ; on en est certain, puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me ballotez ! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté, et vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractere, vous m'alléguez son caractere pour éluder la réguliere discussion des faits. Un tel monstre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable, ses œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite, s'il existe, aucune des précautions établies autant pour la sûreté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes et plus encore pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous appellez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'étoit par là qu'il falloit commencer, et c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin, quand le trai-

tement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plû de nous le forger, est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confusément formé de parties hétérogènes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité, ne sauroient former un seul tout; et l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater? Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement? C'est pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, et malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste et sévere que

trompeur

trompeur et fourbe par charité ; et je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui, faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée, sont telles que non-seulement, graces au ciel, je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, et, de peur de le chagriner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau?..... Comment, Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin!..... J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les démons: mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable et criminel bien plutôt qu'une vertu Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce seroit, quoi que vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet

acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, et ce n'est pas là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable et son caractere affreux, se soit crû obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au Gouvernement, et que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte ; n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, et le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me serois conduit, et vous aussi, j'en suis très-sûr, et tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer et le confondre, vu sur-tout les liaisons

antérieures que vous supposez, et qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinsent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause, un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, et qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste et flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, et qu'il faut ou se montrer et confondre l'accusé, ou, si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même, dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, et jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J. *C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.*

Voilà une de ses maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien, ne s'en fasse aucun de la trahison ; mais il le seroit fort que d'honnêtes gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ses propres maximes ! Y pensez-vous ? Quels principes ! quelle morale ! Si l'on peut, si l'on doit suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoisonner les empoisonneurs, assassiner les assassins, être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont, et si l'on n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes gens, ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siecle où nous sommes. Il est digne du scélérat que vous m'avez peint, de donner des leçons de fourberie et de trahison ; mais je suis fâché pour vos Messieurs, que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données, et qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste, je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si contraire à tous les autres ?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette comédie ?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où est-ce qu'il l'a fait imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi, je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'est une espece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte et presque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, et que nos Messieurs lui ont volée, comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece ? Est-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇOIS.

Non ; c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant, le dit dans un moment de dépit, pour s'encourager à intercepter, ouvrir et garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi ! Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse et piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, et qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée ; ce mot en l'air dont elle appuie dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison ; ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé ? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement ? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même ? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne ? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les temps, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne varient point ; et je ne puis penser que celui qui ne se croit obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche et un traître sans néanmoins être un imposteur, et aux juges d'être menteurs et dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de proceder seroit aussi juste et permise, qu'elle est insidieuse et perfide, quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul avec tant de machines et d'artifices, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejeter avec tant d'effroi la maniere la plus sûre, la plus juste, la plus raisonnable et la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les sûretés qu'on doit prendre pour l'avenir, et qui seul prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes et celui de leur impunité. Vos Messieurs alléguent néanmoins pour raison de leurs procédés frauduleux le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, et en le divulgant parmi

tout le reste des hommes qui n'en savoient rien. L'air de mystere et de réserve qu'on met à cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidelle aux secrets qu'on lui confie ; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, et le cachant très-soigneusement au seul qui, s'il est coupable, le sait nécessairement avant tout autre, on veuille éviter par là le scandale, et faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance et de générosité. Pour moi, avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer, plutôt que de le diffamer sans le confondre ; et il faut certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites, et que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public et l'Europe entiere complice et témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laisser tranquillement continuer et consommer ses crimes en se contentant de les voir et de les compter sans en empêcher aucun ; supposons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on se fût ouvertement et directement adressé à lui-même et à lui seul,

qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ces preuves, on lui eût dit : « Misérable qui fais l'honnête homme et qui n'es qu'un scélérat, te voilà démasqué, te voilà connu ; voilà tes faits, en voilà les preuves, qu'as-tu à répondre " ? Il eût nié, direz-vous : et qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté convaincu et confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur : « Remercie cet homme généreux que sa conscience a forcé de t'accuser et que sa bonté porte à te protéger. Par son intercession l'on veut bien te laisser vivre et te laisser libre ; tu ne seras même démasqué aux yeux du public qu'autant que ta conduite rendra ce soin nécessaire pour prévenir la continuation de tes forfaits. Songe que des yeux perçans sont sans cesse ouverts sur toi, que le glaive punisseur pend sur ta tête, et qu'à ton premier crime tu ne lui peux échapper ". Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus simple, plus sûre et plus droite pour allier à son égard la justice, la prudence et la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on se fût assuré de lui par la crainte, beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immense appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin de le traîner si barbarement, ou, selon vous, si bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la justice et la vertu

des honteuses livrées de la perfidie et du mensonge ; ses délateurs et ses juges n'eussent point été réduits à se tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime et redoutant la lumiere du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double scandale des crimes et de leur impunité, celui d'une maxime aussi funeste qu'insensée que vos Messieurs semblent vouloir établir par son exemple, savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit et qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre, nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison, ni humanité, ni sûreté, et j'y trouve beaucoup moins cette douceur et cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public et de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires, où il s'étoit de lui-même emprisonné, et d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le pro-

mener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'assistance et des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes; le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense, à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il demanda lui-même cette détention, et que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime et un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande et celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes et du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu et d'errer sans cesse avec des peines et des dépenses excessives au milieu des dangers et des outrages,

réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, et sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il désirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête, et d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses et de dépenses on l'eût réduit à périr de misere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardens à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile qu'il proposoit lui-même et qu'il demandoit comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desirée? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes et de nouveaux livres, et où peut-être à force de douceur et de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté, de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont son séjour dans ce pays-là et les effets qu'il y a produits semblent

développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, et je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffisent pour les plus complettes démonstrations; et c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire et qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, et formé de parties inalliables, incompatibles, qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, et qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets et de mauvais lieux, un vil et crapuleux débauché pourri de vérole, et qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus

à droite et à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé, bien voulu de tout le monde, l'auteur des seuls écrits dans ce siecle qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés, et dont on sent en les lisant que l'amour de la vertu et le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur, sont les jeux d'un scélérat qui ne sentoit rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur et de véhémence, et qui cachoit sous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois si fiers, si touchans, si modestes, ont été composés parmi les pots et les pintes, et chez les filles de joie où l'auteur passoit sa vie; et vous me transformez enfin cet orgueil irrascible et diabolique en l'abjection d'un cœur insensible et vil, qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abbreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs qui disposent à leur gré de sa réputation, de sa personne et de toute sa destinée, comme des modeles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui pleins de douceur et de bienfaisance; et vous m'avez appris en même temps que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus déprisé des êtres,

de le traîner d'opprobre en opprobre et de misere en misere, et de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en se voyant le jouet et le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs et de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit, l'environner de souterrains et de pieges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adresse, qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais savoir la raison de rien, apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver, saisir aucun agresseur, et qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures, il sentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le systême qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée, sur des vertus qui me font horreur, sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice et de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché, qui s'arment de fer

jusqu'aux dents, qui surprennent ensuite leur ennemi, le saisissent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puisse remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, et passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement, de peur que mourant de ses blessures, il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monsieur, votre équité, votre droiture, et sentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela se pouvoit par la méthode que vous avez suivie, que l'homme ainsi terrassé est un monstre abominable; mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire, l'auteur et les directeurs du projet qui s'exécute à son égard, seroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une grande force; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence, puisqu'en fait de délits et de crimes, cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin pour qu'il n'y ait pas à cette omission, quelque puissant motif qu'on nous cache et qu'il importeroit de savoir. J'avoue pourtant, et je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, et m'ébran-

leroient

leroient peut-être encore, si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même et dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministere public : mais pour que des particuliers et, qui pis est, des amis, aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenses, aient mis tant de temps à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force, sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui, tant qu'ils s'obstineront à la cacher, me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles, et vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne et que tout le monde, à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux gueres moins absurdes, et ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont

chargé leur doctrine d'articles de foi : l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire, les ont séduits. Aveuglés par leur passion, ils ont entassé faits sur faits, crimes sur crimes, sans précaution, sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à temps d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout rejeter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, et tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique et le plus extravagant que le délire de la fievre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere et de précautions. Pourquoi tout cela ? La vérité ne cherche pas ainsi les ténebres et ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence (*) qu'on présume le dol dans celui qui suit, au lieu de la droite route, des voies obliques et clandestines. C'en est une autre (**) que celui qui décline un jugement régulier et cache ses preuves, est

(*) Dolus præsumitur in eo qui rectâ viâ non incedit, sed per anfractus et diverticula. *Menoch. in Præsump.*

(**) Judicium subterfugiens et probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*

présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au systême de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui, si je ne citois pas mon auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui, prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé ; et par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce systême est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité, le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui ; et vous verrez que tout ce qui lui arrive, méchant et coupable, ne lui arriveroit pas moins, innocent et vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves, tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les géometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre, quoique démontrée, ils reviennent sur leurs pas, et, sûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens

quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent; et s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation: que dis-je? de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes: car enfin tout est d'accord; tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible; tout se prête avec zèle à son exécution: personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumiere à l'accusé, qui pût le mettre en état de se défendre; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi; tout s'empresse à renfoncer les ténebres dont on l'environne; et l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur, de le diffamer absent, ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se

trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaise! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous, dont je connois la droiture invariable et la sincere équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés et les passions, et combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît solide et forte. Elle s'est présentée à mon esprit long-temps avant que vous me la fissiez; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre, et vous doit embarrasser du moins autant que moi: car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans et de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaisans, généreux, francs de jalousie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre, qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu? C'est pourtant ce qu'il faudroit admettre si ce systême de secret et de ténebres qu'on suit si fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaisance et de charité. Laissons à part vos Messieurs qui sont des ames divines, et dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me

l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable et douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent et de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on sait de lui? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsédent, leur dire insolemment: *Parlez haut, traîtres que vous êtes; me voilà. Qu'avez-vous à dire?* A ces stimulantes apostrophes, la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous, insensibles à ses reproches, les endurent uniquement pour son bien; et de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience et de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejetez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque intermédiaire, qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives et impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'ame infernale et le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible et bon; que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité, vous forçât de lui rendre votre estime, et de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui: rentrez au fond de votre ame, et dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, soyez-en sûr. Je sens qu'en l'estimant et lui rendant justice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes: je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique et franc, je n'en veux pas davantage; et je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en temps et lieu; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition, qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage et la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés et déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens et d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., et c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel et vous le diametre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher? Non, jamais du scélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place.

Que

Que j'aille chercher un scélérat détestable pour le hanter, l'épier et le tromper, c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense, c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste; et je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime et de contentement de moi-même, que j'aurois de regret et de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure et sans scrupule, et à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries et des mépris.

ROUSSEAU.

Est-ce à tort? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere, il seroit par cela seul à demi jugé.

Après tout ce que vous m'avez appris du systême qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent, et qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant; car la défiance suppose du doute, et il n'en sauroit avoir à leur égard : et que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il est regardé dans le monde, et qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier et de le connoître, mais seulement de le circonvenir. Pour moi, qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche seroit finie, et je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous sera moins aisé peut-être que vous ne pensez, de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert, et de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles et de

son caractere atroce. C'est un secret inviolable qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve, il l'imitera; et par cela seul, se tenant en garde contre vous, il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voie, et non comme il est en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement, et qui sans lui inspirer plus de confiance, l'ont vu tous, et si clairement à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint? S'il est si facile à connoître et à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance et son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher; pourquoi, plein du desir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, surtout avec une disposition si favorable à la vérité, et n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance, et n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif et me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'avez-vous point aussi vos idées?

Vous le desirez innocent, j'en suis très sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas est fort différent. Oui, je le desire innocent, et de tout mon cœur ; sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas, de le croire honnête homme et de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne et grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux toute entiere, et ils ne seroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi, soit pour la sûreté de leurs personnes, soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat, pour qu'eux et les leurs y voient jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé ? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire ? Supposons que vous

trouviez un honnête homme où la raison, le bon sens, et tout le monde vous montreat un scélérat, que s'en suivra-t-il? que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul, est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, et à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux; et cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande, puissante, nombreuse; elle agit de concert et dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas, et sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours, ni ami, ni appui, ni conseil, ni lumieres; tout n'est autour de lui que piéges, mensonges, trahisons, ténébres. Il est absolument seul et n'a que lui seul pour ressource; il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-

humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve et de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler et se défendre, des sûretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même temps les connoissances, les instrumens et les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les piéges dont on l'entoure; si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver et qui feindront pour lui du zele sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pieces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire *oui*; sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, et il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, et qu'on ne présume pas

cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, et par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci, mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même; il est pleinement à leur discrétion; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pieces; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis, ne craignent rien de leurs mensonges: ils sont sûrs, en le chargeant de la protection des grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres et de la faveur publique; ils sont sûrs en le défendant, d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée, n'ont aucune autorité pour moi; et s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, et sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, et, si vous voulez, ce qu'on en prouve aujourd'hui, et puis m'en

tenir là ; mais bien ce qui a été prouvé et reconnu à Venise, à la cour, chez les Ministres du Roi et parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministere du Duc de C** ; avant l'ambassade de l'Abbé de B*** à Venise, et avant le voyage du Consul le B*** à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, et mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif et si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A***, ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages et les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, et dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre ; mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, et par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de temps, d'intrigue et d'argent, de quoi la puissance et la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête et ne contremine leurs sourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public, si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion, s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans, nombreux et bien unis, comme ils le sont toujours pour le crime, peuvent fasciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entr'eux; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence et dirigés par quelque adroit et puissant intrigant se conduiront sur le même plan, tiendront le même langage, présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, et qu'on livre pieds et poings liés à la merci de ses ennemis.

Que vos Messieurs, au lieu d'être tels, soient ses amis comme ils le crient à tout le monde; qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agissent ainsi que par bonté, par générosité, par compassion pour lui, soit: je n'entends point leur disputer ici ces nouvelles vertus; mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, et de mon raisonnement que si-tôt qu'une ligue existe, on ne doit pas, pour juger des preuves qu'elle apporte, s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter, et par-là d'en imposer, comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance et sans contradiction ce qu'ils sont bien aise de croire; que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves et même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'Inquisition: car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, et on ne le juge qu'après

l'avoir entendu. L'inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même, doit vous faire sentir comment le public sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges, peut tomber dans une erreur involontaire et presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la singularité révolte son amour-propre, et qu'il desire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent; et comment aussi avec un intérêt plus sincere à ce même homme, et plus de soin à l'étudier soi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire, ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau couronnée de roseaux et d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin, les spectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, et que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le plongeon? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre, et par-là devinant le reste, leur

eût crié : *l'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des insensés ? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle, est excusable ; mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur, ne le sont pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves, que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne suffiroit pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espece ; ce n'est ni chez les Protestans ni dans les Républiques qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves, qui n'approcherent jamais des ames libres : dans nos contrées, on n'en connoît point de pareils ; et il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies, pour me persuader seulement que Genève a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroissent,

ne sauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires et m'en imposer par une fausse apparence de vérité, je vous avoue pourtant derechef que sans me convaincre elles m'inquiètent, m'ébranlent, et que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute, et de tout mon cœur, qu'elles fussent fausses, et que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un: mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, et de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation (*) pour parvenir, s'il est possible, à démêler la vérité? C'est de rejeter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, et de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux et connoître par moi-même. Si J. J. est tel que l'ont peint vos Messieurs, et s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus mal-

(*) Pour excuser le public autant qu'il se peut, je suppose par-tout son erreur presque invincible; mais moi qui sais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste découvriroit l'imposture à travers tout l'art du complot; parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe et s'approprie tous les caracteres de la vérité.

heureux qu'eux ; car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zèle et de bonne foi; et un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé, doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même et de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens et de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute, parce que je suis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, et qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir et d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répete, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses

livres, et même de ses vertus; car ici le mensonge et la fausseté sont des œuvres pies.

Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire; et ces doubles ententes jésuitiques si recherchées de nos Messieurs leur rendent l'usage de ce mot très-familier avec J. J. et très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réussit pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour rien ses rebuffades; passant tout de suite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande; et prenant le ton le plus arrogant qu'il est possible, on tâche de le subjuguer de haute lutte. S'il vous fait des grossièretés, on les endure comme venant d'un misérable dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte, on y reste jusqu'à ce qu'elle se rouvre; on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré mal-

(*) En m'écrivant, c'est la même franchise. *J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dûs, avec les sentimens les plus distingués, avec une considération très-particulière, avec autant d'estime que de respect*, etc. Ces Messieurs sont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondément? Non. Ils sont seulement plus faux et plus doubles; ils mentent seulement plus traîtreusement.

gré. S'il osoit vous en chasser de force, tant mieux : on feroit beau bruit, et l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là ?

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez et même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte, ne laissent pas de le fréquenter, de l'obséder, et de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déja faite à cette question.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entre-

tien

tien, me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J., mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent et auxquelles je veux réfléchir. Vous refusiez de voir cet infortuné; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres; je me ravise ainsi que vous, et pour cause. Voyez l'homme, je lirai les livres; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JACQUES.

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monsieur, vous l'avez vu?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monsieur, vous l'avez lu?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, et permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le temps de bien étudier notre homme. Je sais que vous l'avez vu par vous-même, et tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger, ou vous n'y serez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage?

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que je ferai volontiers, ci cela vous suffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde.

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être: car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin qu'est-ce donc? Car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais foible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait gueres. Pour le crime, je suis persuadé, comme de mon existence, qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractere moral. Le reste ne peut se dire en abrégé; car cet homme ne ressemble à nul autre que je connoisse; il demande une analyse à part et faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh ! faites-là moi donc, cette unique analyse ; et montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, et que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez ; c'est au contraire votre J. J. qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques-là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est, si vous voulez, un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuser encore en cela, et de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-temps ceux qui l'ont jugé sur les apparences ; et la preuve qu'il les trompoit, est qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-

naturel, sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, et j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids: c'est qu'alors il n'y avoit point de ligue, et qu'il en existe une aujourd'hui; c'est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité et à voir ce qui n'étoit pas, et qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir, seroit un homme perdu; que pour faire sa cour et parvenir, il n'y a point de moyen plus sûr et plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, et qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse, sont sûrs de s'avancer, eux et les leurs, en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité, doit remonter, pour la connoître, aux temps où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme font autorité pour moi, et pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui, n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, et je

serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même, ou cru voir. C'est ce que vous demandez, et c'est tout ce que j'ai à vous dire : sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre et voici sa réponse.

LE FRANÇOIS.

Comment ! il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui est particulier ! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai besoin de vous voir, de vous con-
» noître, et ce besoin est fondé sur l'amour
» de la justice et de la vérité. On dit que
» vous rebutez les nouveaux visages. Je
» ne dirai pas si vous avez tort ou raison :
» mais si vous êtes l'homme de vos livres,

» ouvrez-moi votre porte avec confiance ; » je vous en conjure pour moi, je vous le » conseille pour vous. Si vous ne l'êtes pas, » vous pouvez encore m'admettre sans » crainte ; je ne vous importunerai pas long- » temps ".

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif qui » vous amene ait conduit ici : car de tant » de gens qui ont la curiosité de me voir, » pas un n'a celle de me connoître ; tous » croient me connoître assez. Venez donc » pour la rareté du fait. Mais que me voulez- » vous, et pourquoi me parler de mes li- » vres ? Si les ayant lus ils ont pu vous lais- » ser en doute sur les sentimens de l'auteur, » ne venez pas : en ce cas je ne suis pas » votre homme, car vous ne sauriez être » le mien ".

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois.... Je vous l'avoue ; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts, et qu'on prônoit comme des chef-d'œuvres de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre, ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet ; et croyant trouver sur son visage les traits du caractere

que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une premiere impression si puissante toujours sur moi, et de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte et simple qui promettoit et inspiroit de la confiance et de la sensibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent, se plaignent de son air froid et de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarrassent gueres.

ROUSSEAU.

Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement et le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point là son abord naturel, quoiqu'aujourd'hui très-fréquent ; et cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez, est pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, et qu'il n'y a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit, et s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles ; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais

mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée ; ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres ?

ROUSSEAU.

Mais tout cela va très-bien ensemble, et me paroîtroit assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans sa jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends ; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense et de soin ; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes ; ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoîtra sûrement fort mal

d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ces portraits :

Hommes savans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ; car il est assez joli, et je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait ; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le secret qu'il ne leur demandoit pas ; et je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits, des singularités qui m'ont porté à la suivre, et j'y ai trouvé, sur-tout pour celui d'Angleterre, des circonstances bien extraordinaire. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Messieurs, sans oublier les Dames, devient, on ne sait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. et fait tant de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay, son ami particulier, le portrait

de son ami public J. J. Il desiroit ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris desire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le consentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun; on le place dans un lieu bien sombre; et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus alterent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par-tout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France et il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté, comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure et sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir: il frémit, et dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui: tout le détail qu'il fait, paroît la chose la plus naturelle; et loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, sur un pareil exposé! J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choses. Mais qui m'assurera qu'il est vrai?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la question présente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'est la chose du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célebres, sans que de ces grossieres gravures on tire aucune conséquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées sont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, et non les productions d'artistes distingués, ni les fruits du zele et de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe; on ne les annonce pas dans les papiers publics; on ne les étale pas dans les appartemens ornés de glaces et de cadres; on les laisse pourrir sur les quais, ou parer les chambres des cabarets et les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des

réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mysteres qu'on lui fait de tout, ont un aspect si noir qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées et fantastiques que cela peut lui donner, il en est qui, vu la maniere extraordinaire dont on procéde avec lui, méritent un examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les désastres de sa destinée, depuis sa funeste célébrité, sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre peu de personnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avoient besoin pour son exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins (cela n'étoit pas difficile), tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroissent accidentels et fortuits, ne sont que des successifs dévelop-pemens concertés d'avance et tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, et ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même, et à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon

vous, c'est un systême de bienfaisance envers un scélérat ; selon lui c'est un complot d'imposture contre un innocent, selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complette de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux et noir, et de finir par le rendre abject, ridicule et méprisable. Vos Messieurs, qui n'oublient rien, n'oublierent pas sa figure ; et après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparoître la gravure qui avoit été faite sur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après son depart pour l'Angleterre, sur un modèle qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la desiroit ; mais la figure en étoit hideuse à tel point que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler ; et n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-temps, à l'aide de vos Messieurs,

l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point, et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article; et dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-temps en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fut venu, afin que la mine basse et risible de la figure répondit à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traître et sardonique, comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; et il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute; mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. mais toutes

ces graduations préparées de si loin, ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mysteres et de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, et revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui, mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la maniere dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie, j'avois crû connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul: non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, et toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, et je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours et pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui dans ce siecle de philosophie et de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages, et juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y f. admirer; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu

de bassesses et d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse et de pénétration s'abuser en sens contraire, par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait, un geste, un mot inconsidéré ; et l'interprétant à leur mode, s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Et quel est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sottise? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un régistre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, et qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes, les gestes les plus indifférens, les discours les plus sensés; tout, dans un observateur qui se passionne, augmente et nourrit le préjugé dans lequel il se complaît, quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme si cruellement, si légerement, si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légéreté

et à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations; ses mœurs, ses goûts, ses penchans, ses habitudes; de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections; de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même; en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques et rapides, que par sa constante maniere d'être: seule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme et des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savois qu'il jugeoit, et ce me semble avec assez de raison, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui; et mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces mysteres ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remede à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit imposé, et cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui: car si, bien convaincu par ma conduite et par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon dessein,

s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curiosité, et commençoit par se mettre en garde, c'étoit dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable, je fus aussi touché que surpris, non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me distingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obsédoient, je compris qu'il n'avoit pas un instant pris le change sur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'observer, ce dessein commun dût donner à tous une allure assez semblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la distinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité ; et ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations, et par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crut pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve

et lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence : il remarqua durant cette longue lecture, que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables et honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser et se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres ; et le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise, j'avois l'occasion la plus rare et la plus sûre de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée et vivant pour ainsi dire avec lui-même : car il se livra sans réserve, et me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde et aimé la solitude ; mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité, en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi, maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite, que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair? Il se gênoit autrefois, parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous, il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il se livre tout-à-fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes, parce qu'il les déteste; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, et ce discours que j'entends tenir à tout le monde, me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances? Comment donc expliquez-vous cela?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous: car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux, au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent, et il les fuit, comme dans les sables d'Afrique, où sont

peu d'hommes et beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres, et les tigres cherchent les hommes ; s'ensuit-il de là que les hommes sont méchans, farouches, et que les tigres sont sociables et humains ? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point sa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques, insolentes et mal-honnêtes, qui décéloient clairement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette maniere ouverte et généreuse de repousser la perfidie et la trahison, ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances, il y répondroit, pour tâcher de les payer en même monnoie ; et, leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre et se venger d'eux. Mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis, a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si tôt que les trouvant faux et perfides, il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la solitude; quel mal peut et veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, et pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent et travaillent pour satisfaire leur passion et tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule et s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux qui sont devant lui, pour fendre la presse et faire son chemin. L'homme débonnaire et doux, l'homme timide et foible, qui n'a point ce courage et qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu et foulé aux pieds, est donc un méchant, à votre compte! les autres, plus forts, plus durs, plus ardens à percer, sont les bons? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le Philosophe D*** précisément dans le temps que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui soit-seul.* Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, et même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit et d'enfantillage que de véritable méchanceté: c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

retraite comme un des signes les moins équivoques d'une ame paisible et saine, exempt d'ambition, d'envie, et de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent et fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paisible et doux, jadis si universellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de sages respectés et Descartes lui-même, changés dans un instant en autant de misanthropes affreux et de scélérats. Le Philosophe D*** étoit seul peut-être, en écrivant cette sentence; mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, et il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours seul! Il ne se feroit gueres de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force, peuvent, rongés de dépit et de regrets dans la retraite où ils sont detenus, devenir inhumains, féroces, et prendre en haine, avec leur chaîne, tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût et par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressans. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos et la paix, qu'ils fuient le tumulte et le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable et douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Il en jouissent

alors

alors délicieusement, et cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galans de professions.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul moment la sentence du Philosophe D***, elle a beau être hautaine et tranchante; elle n'en est pas moins absurde et fausse. Eh! qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant aime à vivre seul et vis-à-vis de lui-même? Il s'y sentiroit en trop mauvaise compagnie, il y seroit trop mal à son aise, il ne s'y supporteroit pas long-temps; ou bien sa passion dominante y restant toujours oisive, il faudroit qu'elle s'éteignît et qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive et s'exalte dans la société qui l'a fait naître et où l'on est à chaque instant forcé de se comparer; il languit et meurt faute d'aliment dans la solitude. *Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit.* Cette maxime est moins éclatante, et moins arrogante, mais plus sensée et plus juste que celle du Philosophe D***, et préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sententieux dont souvent l'erreur et le mensonge se couvrent: ce n'est pas la foule qui fait la société, et c'est envain que les

corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre ; celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir et les haïr ; il aime mieux fuir son ennemi, que de le rechercher pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser et se conduire avant la ligue dont il est l'objet ; jugez si maintenant qu'elle existe et qu'elle tend de toutes parts ses pieges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font malignement percer l'air insultant et moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris, l'indignation, la colere, ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles ; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, et qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur, avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui

s'étoient fait de fausses idées de la sagesse: mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du louable emploi de leur temps. Les méditations profondes et les immortels ouvrages dont les philosophes que vous citez ont illustré leur solitude, prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile et glorieuse, et qu'ils n'y passoient pas uniquement leur temps, comme votre homme, à tramer des crimes et des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'est à quoi, ce me semble, il n'y passa pas non plus uniquement le sien. La Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, Héloïse, Emile, le Contrat Social, les Essais sur la paix perpétuelle et sur l'Imitation théâtrale, et d'autres écrits non moins estimables qui n'ont point paru, sont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun Philosophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, et plus écrit en si peu de temps. Appellez-vous tout cela des noirceurs et des crimes?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être: vous savez ce que pensent ou ce que disent nos Messieurs de ces livres; mais avez-vous oublié qu'ils ne sont pas de lui, et que c'est vous-même qui me l'avez persuadé?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour

expliquer des contradictions que je voyois alors et que je ne vois plus. Mais si nous continuons à passer ainsi d'un sujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue et nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations, avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner si nos liaisons ne lui faisoient rien changer dans sa maniere de vivre; et j'eus bientôt toute la certitude possible, que non-seulement il n'y changeoit rien pour moi, mais que de tout temps elle avoit toujours été la même et parfaitement uniforme, quand, maître de la choisir, il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris, il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant se cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maisons, dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons, et même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an, il cessa de faire des visites, et reprenant dans la capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea son temps entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une ressource, et les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente

concourir à l'œuvre de ténébres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité: qu'après bien des soins inutiles, il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahisons, duplicité, mensonge; et que tous, en s'empressant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroissoient si contens de sa diffamation, y contribuoient de si bon cœur, lui faisoient des caresses si fardées, le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime et de considérations, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses et mensongeres, et indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans leur cacher son dédain, et après avoir cherché longtemps sans succès un homme, éteignit sa lanterne, et se renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai, et que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, résolu de

le juger non sur quelques mots épars ni sur quelques circonstances particulieres, mais sur le concours de ses discours, de ses actions, de ses habitudes, et sur cette constante maniere d'être, qui seule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de suite, plus de persévérance, et moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiéde amour de la justice dépouillé de tout autre intérêt et combattu par les tranchantes décisions de l'amour-propre, n'en inspire au commun des hommes. Il fallut, par conséquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer sur rien, jusqu'à ce que j'eusse assemblé des matériaux suffisans pour fonder un jugement solide qui ne fût l'ouvrage ni de la passion ni du préjugé.

Je ne fus pas surpris de le voir tranquille: vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit; mais vous attribuiez cette tranquillité à bassesse d'ame; elle pouvoit venir d'une cause toute contraire; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne falloit, pour en découvrir la cause, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raison; si c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, et je sus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la

musique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule et affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu, et puis à savoir au juste quel motif la lui avoit fait reprendre, et ceci demandoit plus de recherche et de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources et l'état de sa fortune, vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance, examiner sa maniere de vivre, entrer dans le détail de son petit ménage, comparer sa dépense et son revenu, en un mot connoître sa situation présente autrement que par son dire et le dire contradictoire de vos Messieurs. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaisoit, quoiqu'il n'y réussit pas trop bien. Je cherchai la cause de ce bizarre plaisir, et je trouvai qu'elle tenoit au fond de son naturel et de son humeur, dont je n'avois encore aucune idée et qu'à cette occasion je commençai à pénétrer. Il associoit ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avoient donné du gout pour l'étude des plantes: il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès, soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fit de cette occupation plutot un jeu d'enfant qu'une étude véri-

table. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les especes. Il employoit un temps et des soins incroyables à dessécher et applatir des rameaux, à étendre et déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, et le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, et qui lui prenoit un temps nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, et il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver.

Mes premiers recherches m'ayant jeté dans les détails de sa vie domestique, je m'y suis particuliérement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus sûres que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit

ou fait en public et que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche, et qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sûre, mais longue et pénible : elle demande une patience et une assiduité que peut soutenir le seul vrai zele de la justice et de la vérité, et dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite et rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal et suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté; s'il étoit sobre ou dissolu, sensuel ou grossier; si ses goûts étoient dépravés ou sains; s'il étoit sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage; entier, impérieux, tyran dans sa petite sphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire et trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, et souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût et à sa volonté : comment il supporte l'adversité, le mépris, la haine publique : quelles sortes d'affections lui sont habituelles; quels genres de peine ou de plaisirs alterent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante

maniere d'être, dans ses petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée, que de légeres variations de l'air et du vent, dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fache et comment il s'appaise, s'il exhale ou contient sa colere, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il sait endurer et pardonner ceux des autres; s'il est doux et facile à vivre, ou dur et facheux dans le commerce familier; s'il aime à s'épancher au dehors ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses: s'il est toujours prudent, circonspect, maître de lui-même, ou si se laissant dominer par ses mouvemens, il montre indiscrétement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses, les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir; tantôt calme et tantôt agité, dans un transport de colere et dans une effusion d'attendrissement; dans la tristesse et l'abattement de cœur: dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore et que les hommes n'ont pu lui ôter: dans la gaité d'un repas un peu prolongé; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le temps de se déguiser, et où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie, je n'ai

point négligé ses discours, ses maximes, ses opinions; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai sondé sur la nature de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode et de ses auteurs, enfin sur tout ce qui peut faire connoître, avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie et sur sa destination, ses vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes et fréquentes explosions difficiles à contenir et impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, surtout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance et du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la

façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer et lire dans son ame, sur-tout lorsqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvemens, (si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent et un violent amour-propre puissent compatir ensemble dans un même cœur). Mais c'est sur-tout en parlant des talens et des livres, que les auteurs se contiennent le moins et se décelent le mieux: c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci Je l'ai mis souvent et vu metre par d'autres sur ce chapitre en divers temps et à diverses occasions: j'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, et ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens, ou de celle moins éclatante que donne un caractere estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faisoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres et des auteurs, et comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, et le mépris affecté des brillans écrivains de ce siecle, Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, et sans chercher à rien interpréter

selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport: car il a besoin d'être vu pour être cru; et après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma bouche; et pour les faire avec bienséance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monsieur! espérez-vous me donner ainsi le change? remplissez-vous ainsi vos engagemens, et ne tirerai-je aucun fruit du conseil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes? et après avoir ébranlé la persuasion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que

vous avez fait naître, si vous avez de quoi m'en tirer ?

ROUSSEAU.

Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple, en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il sait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles parce qu'elles seroient inutiles, et que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée sommaire de mes observations ? prenez directement et en tout, tant en bien qu'en mal, le contre-pied du J. J. de vos Messieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel, féroce et dur jusqu'à la dépravation; le mien est doux et compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est intraitable, inflexible et toujours repoussant; le mien est facile et mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sinceres, et se laissant subjuguer, quand on sait s'y prendre, par les gens même qu'il n'estime pas. Le leur misanthrope, farouche, déteste les hommes; le mien humain jusqu'à l'excès et trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui et du sien; le mien préfere

le repos à tout, et voudroit être ignoré de toute la terre, pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur dévoré d'orgueil et du plus intolérant amour-propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, et voudroit voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui : le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de vanité que de modestie ; content de sentir ce qu'il est, il ne cherche point quelle est sa place parmi les hommes, et je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un autre pour savoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruse et d'art pour en imposer, voile ses vices avec la plus grande adresse, et cache sa méchanceté sous une candeur apparente ; le mien emporté, violent même dans ses premiers momens plus rapides que l'éclair, passe sa vie à faire de grandes et courtes fautes, et à les expier par de vifs et longs repentirs : au surplus sans prudence, sans présence d'esprit, et d'une balourdise incroyable, il offense quand il veut plaire ; et dans sa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui sert et ce qui lui nuit sans même en sentir la différence. Enfin le leur est un esprit diabolique, aigu, pénétrant ; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur et d'efforts en craint la fatigue, et souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise et seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité? et cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette maniere simple, mais peu croyable, de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial, seroit donc inutile et ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond; il faudroit connoître et ce qu'il endure et ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire; pour le croire, il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route aussi droite et moins traversée pour arriver au même but; s'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout d'un coup par une impression simple et immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne saurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte

dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties et paroît former le mieux un seul tout; lequel explique le plus naturellement et le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes, et tout ce qu'on connoît de lui, non-seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance et de tous les temps: après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc, je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractere dérive le plus pleinement de son seul tempérament, est J. J. Il est ce que l'a fait la nature: l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés et ses forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr; et maintenant après soixante ans de peines et de miseres, le temps, l'adversité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit et se casse, son cœur reste jeune toujours; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge; et jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui, pour être démêlées, demandent une attention plus suivie que le coup d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître et qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire et par ce qu'il a de plus commun, qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord, de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat, pour ne pas dire de la bêtise, de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sententieux comme des oracles, subjuguant tout par leur docte faconde et par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, et les disant sans précision, sans finesse, et sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, et n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein

d'idées vives et neuves, pensant avec force et s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, et subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide et gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures : comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de son siecle, sembloit en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire ? S'il n'eût fait que dire des choses triviales et plates, j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré ; mais quels que soient les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconsidérés qui donnent sur lui de grandes prises, non qu'au fond ces propos soient répréhensibles, mais parce qu'il est possible de leur donner un mauvais sens, qui, sans lui être venu dans l'esprit, ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, et qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser, mal-adroit à dire, se fatiguant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, et embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise maniere de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens, j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois

tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ses livres. Car si, selon vous, déchiffrant si mal la musique, il n'en avoit pu composer, à plus forte raison sachant si mal parler, il n'avoit pu si bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme assez adroit pour avoir trompé quarante ans, par de fausses apparences, tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'est pas tout. Ce même homme, dont l'œil terne et la physionomie effacée semblent dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout-à-coup d'air et de maintien, si-tôt qu'une matiere intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa physionomie éteinte s'animer, se vivifier, devenir parlante, expressive, et promettre de l'esprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux, à sa contenance agitée, on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de sa bouche, et point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui, sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconsidérés. Il éleve beaucoup la voix; mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois cependant je lui ai trouvé de l'énergie dans

l'expression; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé, avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée agissant avec plus de regle, sembloit agir avec plus de force; et lui suggéroit des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par là comment cet homme pouvoit, quand son sujet échauffoit son cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, et comment sa plume devoit mieux que sa langue parler le langage des passions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractere. Cet embarras d'abord et cette timidité que vous lui attribuez, sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sûres enseignes de l'amour-propre et de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il suit que nos petits pâtres et nos pauvres villageoises regorgent d'amour-propre, et que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés, et nos Dames du grand air, sont des prodiges de modestie et d'humilité? Oh malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable et du bon sont renversées, et où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil et en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds!

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laissons ce nouveau paradoxe sur lequel on peut disputer, et revenons à la sensibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, et qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur-tout ce qui ne touche pas son petit individu, il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport; et ce n'est que quand cette agitation se modére, qu'il commence d'exhaler sa bile et sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

ROUSSEAU.

Mes observations, dont vous tirez ce résultat, m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement, comme tous nos Auteurs, de toutes les questions un peu fines qui se présentent, et qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre sa paresse à parler, et l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil; mais je n'ai gueres vu que cet intérêt, capable de l'animer, fût son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries,

soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant et dédaigneux, qui ne montroit pas qu'il fît un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions sur son compte : mais l'intérêt plus grand, plus noble, qui l'anime et le passionne, est celui de la justice et de la vérité ; et je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crût nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui et la bonne cause, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans et magnifiques leur cruelle philosophie ; mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, et combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible et de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visiere au puissant oppresseur, qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en secret des noirceurs, paroît un sage qui se posséde ; et voilà comment, jugeant toujours sur les apparences, les hommes, le plus souvent prennent le contrepied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même, et souvent jusqu'aux larmes, pour les choses bonnes et belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux-arts, et généralement dans tout ce qui porte au caractere de force, de grace ou de vérité, digne d'émouvoir une ame sensible. Mais, sur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde, c'est un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis, et même pour celles qui déposoient contre ses propres idées, lorsqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher son cœur; les goûtant avec le même plaisir, les louant avec le même zele que si son amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que si l'Auteur eût été son meilleur ami; et s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les suffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur est que tout cela n'est jamais réglé par la prudence, et qu'il se livre impétueusement au mouvement dont il est agité sans en prévoir l'effet et les suites, ou sans s'en soucier. S'animer modérément n'est pas une chose en sa puissance. Il faut qu'il soit de flamme ou de glace; quand il est tiéde, il est nul

Enfin j'ai remarqué que l'activité de son ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de

ses passions les consumoit, les dévoroit elles-mêmes; et qu'après de fortes et rapides explosions elles s'anéantissoient aussi-tôt, et le laissoient retomber dans ce premier engourdissement qui le livre au seul empire de l'habitude et me paroît être son état permanent et naturel.

Voilà le précis des observations d'où j'ai tiré la connoissance de sa constitution physique, et par des conséquences nécessaires, confirmées par sa conduite en toute chose, celle de son vrai caractere. Ces observations et les autres qui s'y rapportent, offrent pour résultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paroissent contraires: un cœur sensible, ardent, ou très-inflammable; un cerveau compacte et lourd, dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive et prolongée. Je ne cherche point à lever en physicien ces apparentes contradictions, et que m'importe? Ce qui m'importoit, étoit de m'assurer de leur réalité, et c'est aussi tout ce que j'ai fait. Mais ce résultat, pour paroître à vos yeux dans tout son jour, a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, et tirer de là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *Recherches sur l'ame*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques, et tout-à-fait

concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs; et l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices et de ses crimes, et qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues et souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point: car où seroit pour lui le motif d'agir? Dieu lui-même est sensible puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, et peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une sensibilité physique et organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps et celle de notre espece, par les directions du plaisir et de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active et morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoissance, semble offrir dans les ames une analogie assez

claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous et les autres êtres, et, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre et renforcer le sentiment de notre être; la négative ou repoussante qui comprime et rétrécit celui d'autrui, est une combinaison que la réflexion produit. De la premiere naissent toutes les passions aimantes et douces; de la seconde toutes les passions haineuses et cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeller ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même et l'amour-propre, la maniere dont l'un et l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être et ses jouissances, et à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui: ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais si-tôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre et comparatif, il produit la sensibilité négative; parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, et de se transporter hors de soi pour s'assigner la premiere et meilleure place, il est impossible de ne pas

prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout et à lui-même ; ce qui ne se peut : il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'appaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors celui de la supériorité à mille autres, et l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous sentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi disposer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer, qui change une passion naturelle et bonne en une autre passion factice et mauvaise ; je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées, et de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus, on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette guere sur d'autres un regard oiseux. Mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels, à mesure que l'esprit s'étend, s'exerce et s'éclaire, il prend plus d'activité, il embrasse plus d'objets, saisit plus de rapports, examine, compare ; dans ces fréquentes comparaisons, il n'oublie

ni lui-même, ni ses semblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi, l'on ne cesse plus, et le cœur ne sait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement, en confirmation de cette théorie, que les gens d'esprit et sur-tout les gens de lettres, sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des sots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les sots sont vains, mais rarement ils sont jaloux, parce que se croyant bonnement à la premiere place, ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a guere le même bonheur; il sent parfaitement et ce qui lui manque, et l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le sent en dépit de lui, et voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jeter du jour sur ces imputations de sensibilité, tournées par les uns en éloges et par les autres en reproches, sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité, de natures différentes et même contraires, qui ne sauroient s'allier

ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application.

Jean-Jacques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens, et il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion ; et c'est même encore souvent par celle-ci que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons, un beau ciel, un beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, des beaux yeux, un doux regard ; tout cela ne réagit si fort sur ses sens, qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printemps pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise : il falloit l'eau, la verdure, la solitude et les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille ; et la campagne elle-même auroit moins de charme à ses yeux, s'il n'y voyoit les soins de la mere commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempere ; et ôtant à celles qui sont purement matérielles l'attrait séducteur des autres, fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité, quoique vive, n'est jamais fougueuse ; et sentant moins les privations que les jouissances, il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu

que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il posséde, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir, c'est seulement après avoir desiré; et il n'attend pas pour cesser que le desir cesse, il suffit qu'il soit attiédi. Ses goûts sont sains, délicats même, mais non pas rafinés. Le bon vin, les bons mets lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples, communs sans apprêt, mais choisis dans leur espece, et ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mets fins et la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, et il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ses festins sont d'un plat unique et toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte, et à fuir ce qui nous répugne: je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature; l'homme réfléchi est celui de l'opinion; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, et ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade

qui se font une vanité de l'être, ou qui, pour vouloir passer les limites du plaisir, tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe, cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, et se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations; et pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau; si l'impression n'en pénetre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, et à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui et de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru longtemps en être un très bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objects qui le touchent, en détermine mal les rapports; et quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le

monde,

monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte ; et jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser, qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, et vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, et qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être, et n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences et les balourdises qui lui échappent à tout moment, et qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaisans, sont toujours en garde, et ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal, quand on sent le bien qui le rachete, et qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, et qui se mettant toujours à découvert, ne dise et ne fasse jamais de choses répréhen-

sibles ? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire et n'en dit jamais, du moins en public ; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, et que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons et mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué. Mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature, et que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie ; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment et souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées et convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas : elles sont naturelles et simples comme son caractere ; il est parmi tous ces énergumenes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge qui n'ayant que les couleurs de la nature, paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (et dont je distingue

l'impression vive et rapide du premier moment qui produit la colere et non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral; c'est-à-dire, que la haine de l'injustice et de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste et le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur et d'homme de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine et de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les hommes célébres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même dans ses courts succès, de se faire ni parti, ni prosélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu, il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite et que leur esprit épargnoit de la peine au sien; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes; et maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne sussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent et doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle, c'est avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des reproches sans amertume, avec une franchise sans malignité. Et de même, il ne parle de ses rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache; ce qu'on ne dira sûrement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur et même pour tout homme sensible, c'est la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens et d'opinions, et l'éloignement de tout esprit de parti: même en sa faveur; voulant dire en liberté son avis et ses raisons quand la chose le demande, et même quand son cœur s'échauffe y mettant de la passion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment, qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter; et laissant à chacun la même liberté de penser qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espece de sensibilité que j'ai trouvée en lui, peut rendre peu sages et très-malheureux ceux qu'elle gouverne; mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés, ni des monstres: elle en fait seulement des hommes inconséquens et souvent en

contradiction avec eux-mêmes, quand, unissant comme celui-ci un cœur vif et un esprit lent, ils commencent par ne suivre que leurs penchans, et finissent par vouloir rétrograder; mais trop tard, quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette opposition entre les premiers élémens de sa constitution, se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, et dans toute sa conduite. Il y a peu de suite dans ses actions, parce que ses mouvemens naturels et ses projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée, et qu'en agissant beaucoup, il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne soit capable; mais il se lasse bien vîte, et retombe aussi-tôt dans son inertie: c'est en vain que les actions nobles et belles sont quelques instans dans son courage, la paresse et la timidité qui succédent bientôt, le retiennent, l'anéantissent, et voilà comment, avec des sentimens quelquefois élevés et grands, il fut toujours petit et nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond sa conduite et ses mœurs? Etudiez bien ses inclinations et ses goûts: cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes et des regles, et ne

suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance, tout cela ne sont pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Par là vous voyez que sa conduite doit être inégale et sautillante, quelques instans impétueuse, et presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas, il fait des bonds et retombe à la même place; son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire; et s'il étoit poussé que par son plus constant desir, il resteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion, et moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore plus avec lui-même. Il chérissoit leur société; mais il avoit quelquefois besoin de se recueillir, et peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson, m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son isle déserte. Pour un homme sensible, sans ambition et sans vanité, il est moins cruel et moins difficile de vivre seul dans un désert, que seul parmi ses semblables. Du reste, quoique cette inclination pour la vie retirée et solitaire n'ait certainement rien de méchant

et de misanthrope, elle est néanmoins si singuliere, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul, et qu'il en falloit absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires où regne une familiarité apparente et une réserve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impossibilité de flatter son langage et de cacher les mouvemens de son cœur, mettoit de son côté un désavantage énorme vis-à-vis du reste des hommes, qui, sachant cacher ce qu'ils sentent et ce qu'ils sont, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voie. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite, qui pût entr'eux et lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis, eux, que l'apparence; elle étoit de sa part une imprudence, et de la leur une embûche; et cette tromperie, dont il fut la victime, une fois sentie, a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la société humaine, qu'a-t-il substitué qui pût l'en dédommager, et lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ses inconvéniens? Je sais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans et tendres, qu'ils se resserrent et se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent et s'épanchent entre eux, qu'il n'y a de véritable effusion

que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié, ne peut gueres se former et se nourrir que dans la retraite ; mais je sais aussi qu'une solitude absolue est un état triste et contraire à la nature : les sentimens affectueux nourrissent l'ame ; la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative et collective, et notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie, qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devroit donc être sombre, taciturne, et vivre toujours mécontent. C'est en effet ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, et c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs ; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, et toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, et je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avoit laissé seul et tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accostât. Sa conversation étoit alors encore plus ouverte et douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi

s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée et l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes et de désespoir?

O providence! ô nature? trésor du pauvre, ressource de l'infortuné! celui qui sent, qui connoît vos saintes loix et s'y confie, celui dont le cœur est en paix et dont le corps ne souffre pas, graces à vous, n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même: d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel; et que dis-je? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir: mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. Il les possede sans risque et sans crainte; la fortune et les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions, contre une grande adversité! Eh Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, et que ceux qui les possedent sont également forcés de se jeter

dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes et sages, pleines de sentimens et de graces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe et de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses et le zele de la vertu; que ce mortel connu, estimé, chéri dans ces sociétés d'élite, y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidelles, de tendres et solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie, et l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du temps? et croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux? Pour moi, je pense et vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter, malgré ses peines, de

passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur et de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J au milieu de ses afflictions et de ses fictions, de ce J. J. si cruellement, si obstinément, si indignement noirci, flétri, diffamé, et qu'avec des soucis, des soins, des frais énormes, ses adroits, ses puissans persécuteurs travaillent depuis si long-temps sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, et se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux: jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre et à son triste cortege, ne connoissent plus le charme et l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice: au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux, ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout quelque sujet de peine; ils gardent toujours quelque souvenir attristant; et quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés remplissent leur imagination de mille objets funestes. Les concurrences, les préférences, les jalousies, les rivalités, les offenses, les vengeances, les mécontentemens de toute espece, l'ambition, les desirs, les projets,

les moyens, les obstacles, remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loisirs; et si quelque image agréable ose y paroître avec l'espérance, elle en est effacée ou obscurcie par cent images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'éleve sur les aîles de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphere, celui qui sans épuiser sa force et ses facultés à lutter contre la fortune et la destinée, sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer et s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut delà braver les coups du sort et des insensés jugemens des hommes. Il est au-dessus de leurs atteintes; il n'a pas besoin de leurs suffrages pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel est en nous l'empire de l'imagination et telle en est l'influence, que d'elle naissent non-seulement les vertus et les vices, mais les biens et les maux de la vie humaine, et que c'est principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif et un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce et devient une passion très-vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très-fréquemment aux

Orientaux ; c'est ce qui est arrivé à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir, dans les jeux de la sienne, en secouer le joug, il ne s'éleveroit pas sans peine à des méditations purement abstraites, et ne s'y soutiendroit pas long-temps. Mais cette foiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins séches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur ; et lequel est le plus consolant dans l'infortune, de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent et transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins, il est vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance ; et si-tôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit, épuise et fatigue à la longue ; elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête et livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure ; et pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit

pour nous préserver d'un engourdissement léthargique et nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J., en tout autre temps si peu attentif aux objets qui l'entourent, a souvent grand besoin de ce repos, et le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos Sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux; mais c'en est assez pour lui. Non-seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amuse; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts sur les quais et dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide, tout cela l'arrête et l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent et l'épient dans tout ce badaudage, en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention, et toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour assez long-temps arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de

savoir ce qui l'occupoit si fort, mais assez polis, contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interposer entre l'objet et lui, attendirent avec une risible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure et trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-temps et vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte, et dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ses vices mêmes, et les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans sa chambre de fortes et promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une premiere inconséquence. La même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution, se retrouve dans ses inclinations, dans ses mœurs et dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable; il est

indolent, paresseux, sans vigueur; il est fier, audacieux, téméraire; il est craintif, timide, embarrassé; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à la dureté; il est doux, caressant, facile jusqu'à la foiblesse, et ne sait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il passe d'une extrêmité à l'autre avec une incroyable rapidité, sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant auparavant; et pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche et mou tant que la seule raison l'excite, il devient tout de feu si-tôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que sont tous les hommes. Je pense tout le contraire, et vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison*, qui dans le fond signifie ici la même chose: car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent et passager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus solides? Et qu'est-ce que l'intérêt si ce n'est l'augmentation et l'extension continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passions, non plus que l'avare, ou il les surmonte et travaille uniquement par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les

véritables

véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage ; l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes ; et la vanité, qui n'est qu'une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La devise du Baron de Feneste se lit en gros caracteres sur toutes les actions des hommes de nos jours : *c'est pour paroistre.* Ces dispositions habituelles ne sont gueres propres à laisser agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu suivie, et tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne conçoit pas même pendant sa durée, qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt, c'est-à-dire, à l'avenir, que dans un calme absolu ; mais il tombe alors dans un tel engourdissement qu'autant vaudroit qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile et de ceux de nos jours, qu'où est le cœur là est aussi son trésor. En un mot, son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance ; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer ; il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre, et à se

laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zig-zag?

Tout a concouru dès ses premieres années à détacher son ame des lieux qu'habitoi son corps, pour l'élever et la fixer dans ce régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces d ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre e des vieux Romans, qui tempérant sa fiert Romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tou les sentimens expansifs et tendres auxquel il n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors i se fit, des hommes et de la société, de idées romanesques et fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu l guérir. Ne trouvant rien autour de lui qu réalisât ses idées, il quitta sa patrie encor jeune, adolescent, et se lança dans l monde avec confiance, y cherchant le Aristides, les Lycurgues et les Astrée dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie jeter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvr pour le recevoir, à croire avoir trouvé c qu'il cherchoit, et à se désabuser. Durai sa jeunesse il trouva des ames bonnes e simples, mais sans chaleur et sans énergie

Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés et fins, mais faux, doubles et méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offusqués, n'userent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres et de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée et le jouet de son siecle, sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des hommes; et se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-temps, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, et finit par nourrir de ses seules chimeres son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, et qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule et rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette

nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, et voyons ce qui devroit naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible et d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées, et plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, et recherchera celles qui lui sont commodes; il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées; et l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit et d'avoir toujours l'esprit présent et tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire et la réflexion renforceront encore sa répugnance, en lui faisant entendre après-coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre, et auxquelles, forcé de répondre à l'instant, il a répondu de travers, faute d'avoir le temps d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société de cœurs et l'intimité lui seront très-précieuses, et il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que, bien connu d'eux, ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent

lui échapper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux et dans ses manieres; mais l'arrivée d'un survenant fera disparoître à l'instant sa confiance et sa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le sentiment de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même, et quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi-même et de provoquer une escrime en paroles: art surtout employé par les femmes et chéri d'elles, sûres de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conséquent, quelque penchant qu'ait notre homme à la tendresse, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentillesses qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre et de commun tout au plus, l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il seroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain

quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit : ceux qui ne connoissent que celui-ci, ne le trouvant point en lui, n'iroient pas plus loin ; et jugeant de lui sur cette apparence, ils diroient : c'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses amis mêmes pourroient se tromper comme les autres sur sa mesure ; et si quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent et d'esprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur sur son compte ; et ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute espece, chercheroit long-temps dans le monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de desirer, il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles ; les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves ; dans tous ses attachemens il croiroit toujours trouver le sentiment qu'il y porteroit lui-même : toujours trompé dans son attente et toujours caressant son erreur, il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions ; à peine l'âge mûr et l'expérience les lui montreroient enfin pour ce

qu'elles sont ; et malgré les erreurs, les fautes, et les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie et lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant et tendre, qui dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise, délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des soucis et des peines, n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables et lui semblent superflus ; et pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie, jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance et le besoin ? Il deviendroit donc indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le suivroit d'abord avec ardeur, avec impétuosité ; mais la moindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêteroit, le rebuteroit, le

rejeteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacheroit de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici-bas, à se tourmenter pour un avenir si précaire; et de la sagesse, à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au présent, qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par systême à sa douce oisiveté, il rempliroit ses loisirs de jouissances à sa mode; et négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables, il passeroit pour fouler aux pieds les bienséances, parce qu'il dédaigneroit les simagrées. Enfin, loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux, et de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente et voluptueuse se fixant toujours sur des objets rians, le détourneroit par conséquent des idées pénibles et déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de son esprit: les auteurs de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux mêmes; et tout cela parfaitement oublié dans très-peu de temps, seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre, ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors

il

il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'ensuivroient inévitablement et qui alarmeroient plus sa paresse, que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit et momentané seroit sans suite et stérile en effets. Il craindroit moins la souffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux et rester tranquille, que de se tourmenter pour les adoucir; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux: notre homme ne le seroit pas non plus; et comment, foible et subjugué par ses penchans, pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison? Comment la vertu, qui n'est que travail et combat, régneroit-elle au sein de la mollesse et des doux loisirs? Il seroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il feroit du bien, parce qu'il lui seroit doux d'en faire: mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs et de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le feroit-il aussi? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins, ne s'étend pas jusques-là: Il en faut une autre alors qui commande, et que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans ces situa-

tions violentes d'où naissent des devoirs si cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux et souvent opposés, qui tiraillent en sens contraire ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de justice, que de résister à tous leurs penchans, et de faire toujours le contraire de ce qu'ils desirent, par cela seul qu'ils le desirent. Mais celui qui se tient à l'écart et fuit ces dangereux combats, n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle; n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de céder à sa fougue impétueuse, ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société; et celui qui en vit séparé, suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être; et par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence et l'oisiveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à

cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, et qu'il ne peut ni les employer ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance ; qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite, que par ses intrigues dans le monde, qui seroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste, il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement : il se donne des amis imaginaires, pour n'en avoir pu trouver de réels ; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera foible, et que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui? Qui est-ce qui, avec une imagination plus vive, s'en peindra mieux le divin simulacre? Qui est-ce qui, avec un cœur plus tendre, s'enivrera plus d'amour pour elle? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resteroit-il froid uniquement pour la suprême beauté? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs et purs ; les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est

bien, il le fera quelquefois; et si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même, lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse: mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas; et toutes ses fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission: mais c'est par-là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, et sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé; tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est nul; et c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, et que malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux.

Son cœur avide de bonheur et de joie, ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-temps l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie, passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, et cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, et qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente, se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému, ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme; mais tout sentiment tendre et doux, ou grand et noble, dont la vérité passe à son cœur, lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration: la tendresse et la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec, mais il pleure en pensant à son innocence et au prix qu'avoit mérité son cœur.

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre; cela devoit être, mais

ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté, jamais jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette premiere surprise, il s'est relevé, et vraisemblablement ne se laissera plus abattre; parce que son naturel a repris le dessus, que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, et qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique et presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que Robinson dans son isle, et séquestré du commerce des hommes par la foule même empressée à l'entourer pour empêcher qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus isolé; et tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres et d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher pour les tromper, les gagner ou les écarter; pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à long traits du doux aspect de sa misere, pour chercher d'un œil curieux s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les

éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, et que le spectacle de la haine l'afflige et le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, et si-tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard, dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié; et l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente, qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque, pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir; entouré de mensonges et de ténébres, attendre sans murmure la lumiere et la vérité; enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre, passant pour riche; vieux, passant

pour jeune ; doux, passant pour féroce ; complaisant et foible, passant pour inflexible et dur ; gai, passant pour sombre ; simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes gens, servir de jouet à la canaille, le voir, le sentir, en gémir, déplorer la misere humaine, et supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société, des indignités peu déguisées, dont on se plaisoit à l'y charger? Devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares, qui se faisant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse et de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit ; car c'est à quoi l'on en vouloit venir, et l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle et si déchirante la fréquentation des hommes, qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, disoit-il, *pourquoi je fuis les hommes ? demandez-le à eux-mêmes, ils le savent encore mieux que moi.* Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature, et se détache-t-elle ainsi de tout ? Tous ses malheurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur

dès son enfance, et qui l'inquiéte et le trouble encore au point que, resté seul sur la terre, il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, et retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie et des amis.

Il atteignit et passa l'âge mûr, sans songer à faire des livres, et sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, et qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenoient lieu de tout; et dans le feu de la jeunesse, sa vive imagination, surchargée, accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir, tenoit son cœur dans une ivresse continuelle, qui ne lui laissoit ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le temps de les écrire, ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée et plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut, dis-je, alors seulement, que l'usage de la plume lui devint possible, et qu'à l'exemple et à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-temps nourri lui-même, et qu'il crut être utiles au genre humain. Ce fut même en quelque façon par surprise, et sans en avoir

formé le projet, qu'il se trouva jeté dans cette funeste carriere, où dès-lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, sages, heureux, comme ils lui sembloient faits pour l'être; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit, et ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie; ils auroient peu d'activité, et n'en auroient que par brusques et rares secousses; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le ciel de leurs miseres, travaillent-ils sans cesse à les augmenter? En admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrette opposition entre la constitution de l'homme et celle de nos sociétés; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd, une notion confuse, qu'un jugement clair et développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même, pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un Mercure vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ce chaos

dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux; et réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même, mais dont il crut en ce moment voir découler les vices et les miseres du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame, sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire et de fievre; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors, et qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite, si, cet accès passé, il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours présens à sa pensée; et les comparant à l'état réel des choses, il les voyoit chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés et du mensonge la raison, la vérité, et de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt; son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain et par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement et long-temps du même sujet, il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément; et pour un moment il étonna l'Europe, par des

productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence et de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laissé parler sans vous interompre ; mais permettez qu'ici je vous arrête un moment.....

ROUSSEAU.

Je devine..... une contradiction, n'est-ce pas ?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piége que J. J. s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela est, il en est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis point de cette derniere classe, et je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui, que cette traduction du Tasse si fidelle et si coulante qu'on répand avec tant d'affec-

tation sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres et le monstre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois, pour lever mes doutes, à résoudre cette question. Cependant je suis, sans y songer, parvenu à la résoudre par la méthode contraire. Je voulois premierement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme, et c'est par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même, et très-aisément, les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, et qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire: l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon, ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations: l'autre, s'il avoit

réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté, pour faire l'Epictete et le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si longtemps. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité, sans grace, mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail et de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, et n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les musiciens, qui ne l'aiment pas, ne sont pas toujours sinceres, ne compensent pas aux yeux du public les défauts qui d'abord sautent à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien, il ne l'a pas non plus à son travail, sur-tout forcé par l'affluence des survenans de l'associer avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, et il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de temps et des peines incroyables. J'ai vu des pages presque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainsi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans son tour d'esprit laborieusement paresseux, de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois, quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne

peut satisfaire qu'à force de peine et de temps. Du reste, le plus long, le plus ennuyeux travail ne sauroit lasser sa patience ; et souvent faisant faute sur faute, je l'ai vu gratter et regratter jusqu'à percer le papier sur lequel ensuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât ; et il paroît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût et le même zele que s'il ne faisoit que de commencer.

J'ai su qu'il tenoit registre de son travail, j'ai desiré de voir ce registre ; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces six ans il avoit écrit en simple copie plus de six mille pages de musique, dont une partie, musique de harpe et de clavecin, ou solo et concerto de violon, très-chargés et en plus grand papier, demande une grande attention et prend un temps considérable. Il a inventé, outre sa note par chiffres, une nouvelle maniere de copier la musique ordinaire, qui la rend plus commode à lire ; et pour prévenir et résoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute espece, tant en partition qu'en parties séparées.

Outre ce travail et son Opéra de Daphnis et Chloé, dont un acte entier est fait et une bonne partie du reste bien avancée, et le Devin du Village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier ; il a, dans le même intervalle, composé plus de cent morceaux de musique

en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnemens, tant pour obliger des personnes qui lui ont fourni les paroles, que pour son propre amusement. Il a fait et distribué des copies de cette musique tant en partition qu'en parties séparées, transcrite sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas composée, toujours est-il certain qu'il l'a écrite et notée plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de temps ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choisir dans les musiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fournissoit, ou pour l'y ajuster si bien qu'elle y fût parfaitement appropriée : mérite qu'a particuliérement la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute, mais il y a plus d'art, de travail, sur-tout de consommation de temps ; et c'étoit là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature, soit par articles exactement détaillés, fait ensemble plus de huit mille pages de musique (2) toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique,

(2) Voyez la note 12.

à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son temps. Dans de grandes et fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes; il les a desséchées avec des soins infinis; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure et la couleur des fleurs et des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverses personnes; et ce qui lui reste (3) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de temps et de patience, qu'il en fait son unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le temps qu'il lui a fallu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes; pour les piler, les extraire, les distiller, les préparer de maniere à en tirer les usages auxquels il les destine; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puissiez être, vous comprenez bien, je pense, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

pour toute ame sensible, et beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez et qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connois, m'a-t-il dit, l'organisation végétale et la structure des plantes, sur le rapport de mes yeux, sur la foi de la nature qui me la montre et qui ne ment point; mais je ne connois leurs vertus que sur la foi des hommes, qui sont ignorans et menteurs; leur autorité a généralement sur moi trop peu d'empire pour que je lui en donne beaucoup en cela. D'ailleurs cette étude, vraie ou fausse, ne se fait pas en plein champ comme celle de la botanique; mais dans des laboratoires et chez les malades, elle demande une vie appliquée et sédentaire qui ne me plaît ni ne me convient ». En effet, je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu seulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, et des graines distribuées dans de petites boîtes classées, comme les plantes qui les fournissent, selon le système de Linnæus.

LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes! Eh bien, Monsieur, ces petites boîtes? à quoi servent-elles, qu'en dites-vous?

ROUSSEAU.

Belle demande ! A empoisonner les gens à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavots, qui vous endormira pour toujours, et du reste comme cela. C'est encore la même chose à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourrage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des fauces.

LE FRANÇOIS.

Eh non, Monsieur, on sait bien que ce n'est pas de la sorte que la chose peut se faire ; et nos médecins qui l'ont voulu décider ainsi, se sont fait tort chez les gens instruits. Une écuellée de jus de ciguë ne suffit pas à Socrate ; il en fallut une seconde : il faudroit donc que J. J. fît boire à son monde des bassins de jus d'herbes, ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'est pas ainsi qu'il s'y prend ! Il sait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poisons des plantes, qu'ils agissent plus fortement que ceux même des minéraux. Il les escamote, et vous les fait avaler sans qu'on s'en apperçoive : il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie ; et comme le basilic, il sait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chymie ; rien n'est plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'est, ce que ce peut être, qu'un homme qui n'est ni médecin,

ni apothicaire, et qui néanmoins suit des cours de chymie et cultive la botanique! Vous dites cependant n'avoir vu chez lui nuls vestiges de préparations chymiques. Quoi! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues, rien qui ait rapport à un laboratoire?

ROUSSEAU.

Pardonnez-moi, vraiment! j'ai vu dans sa petite cuisine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles! Eh mais vraiment! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoisonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot et ses successeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poisons qu'on prépare dans des écuelles, doivent se manger à la cuiller, et que les potages ne s'escamotent pas.....

ROUSSEAU.

Oh non! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de semblable : je me contenterai d'admirer. O la savante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur! C'est comme si l'on apprenoit la géométrie pour se faire assassin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez-vous toujours pour cet homme-là ?

ROUSSEAU.

Me passionner ! moi ! Rendez-moi plus de justice, et soyez même assuré que jamais Rousseau ne défendra J. J. accusé d'être un empoisonneur.

LE FRANÇOIS.

Laissons donc tous ces persiflages, et reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéressent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéresseroient davantage encore, j'en suis très-sûr, s'il m'étoit possible ou permis ici de tout dire. Ce seroit abuser de votre attention que de l'occuper à tous les soins que j'ai pris pour m'assurer du véritable emploi de son temps, de la nature de ses occupations, et de l'esprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des résultats, et vous laisser le soin de tout vérifier par vous-même, si ces recherches vous intéressent assez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans lesquels je viens d'entrer, que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé six mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la constitution d'une Nation malheureuse, qu'à proposer ses idées sur les corrections à faire à cette constitution, et cela, sur les instances

réitérées jusqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette nation, qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit.

Enfin, malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris, de ne plus s'occuper de ses malheurs, ni de reprendre la plume à ce sujet; les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que la crainte qu'il n'écrivit lui a fait essuyer; l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, et la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard, ayant lassé sa patience, et lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort, et s'occupant derechef, malgré lui, de sa destinée et de ses persécuteurs, il a écrit en forme de dialogue une espece de jugement d'eux et de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie, celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance et exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné, si les outrages augmentant sans cesse et poussés enfin aux derniers excès, ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper long-temps de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse, si son travail journalier ne fût venu l'interrompre et la

lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour; et cette maniere d'écrire coupée et interrompue, est une des causes du peu de suite et des répétitions continuelles qui régnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu, il me restoit à savoir si en effet elle étoit nécessaire à sa subsistance, et pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même et pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là? Pour abréger ces recherches, sans manquer à mes engagemens envers vous, je lui marquai naturellement ma curiosité, et sans lui dire tout ce que vous m'avez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du seul produit de ses livres, et sans avoir rançonné ses libraires, il devoit être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, *si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être; mais si vous prétendez en conclure que la chose est réellement ainsi et que je suis riche en effet, vous avez tort tout au moins; car un sophisme bien cruel pourroit se cacher sous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des

dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui et sa compagne, aujourd'hui sa femme; et de tout cela bien calculé et bien prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant, provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique et du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon et qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit ceuts francs de rente viagere incertaine, et dont il n'a aucun titre, et trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable." Voilà très-fidellement, me dit-il, à quoi se borne toute mon opulence. Si quelqu'un dit me savoir aucun autre fonds ou revenu de quelque espece que ce puisse être, je dis qu'il ment et je me montre; et si quelqu'un dit en avoir à moi, qu'il m'en donne le quart et je lui fais quittance du tout.

" Vous pourriez, continua-t-il, dire comme tant d'autres, que pour un Philosophe austere, onze cents francs de rente devroient, au moins tandis que je les ai, suffire à ma subsistance, sans avoir besoin d'y joindre un travail auquel je suis peu propre, et que je fais avec plus d'ostentation que de nécessité. A cela je réponds, premiérement que je ne suis ni Philosophe ni austere, et que cette vie dure dont il plaît

à vos Messieurs de me faire un devoir, n'a jamais été ni de mon goût, ni dans mes principes, tant que par des moyens justes et honnètes j'ai pu éviter de m'y réduire. En me faisant copiste de musique, je n'ai point prétendu prendre un état austere et de mortification, mais choisir au contraire une occupation de mon goût, qui ne fatiguât pas mon esprit paresseux, et qui pût me fournir les commodités de la vie que mon mince revenu ne pouvoit me procurer sans ce supplément. En renonçant et de grand cœur à tout ce qui est de luxe et de vanité, je n'ai point renoncé aux plaisirs réels, et c'est même pour les goûter dans toute leur pureté que j'en ai détaché tout ce qui ne tient qu'à l'opinion. Les dissolutions ni les excès n'ont jamais été de mon goût; mais sans avoir jamais été riche, j'ai toujours vécu commodément; et il m'est de toute impossibilité de vivre commodément dans mon petit ménage, avec onze cents francs de rente, quand même ils seroient assurés, bien moins encore avec trois cents auxquels d'un jour à l'autre je puis être réduit. Mais écartons cette prévoyance. Pourquoi voulez-vous que sur mes vieux jours je fasse sans nécessité le dur apprentissage d'une vie plus que frugale à laquelle mon corps n'est point accoutumé; tandis qu'un travail qui n'est pour moi qu'un plaisir, me procure la continuation de ces mêmes commodités dont l'habitude m'a fait un besoin, et qui

de toute autre maniere seroient moins à ma portée, ou me coûteroient beaucoup plus cher? Vos Messieurs, qui n'ont pas pris pour eux cette austérité qu'ils me prescrivent, font bien d'intriguer ou emprunter, plutôt que de s'assujettir à un travail manuel qui leur paroît ignoble, usurier, insupportable, et ne procure pas tout d'un coup des raffles de cinquante mille francs. Mais moi qui ne pense pas comme eux sur la véritable dignité; moi qui trouve une jouissance très-douce dans le passage alternatif du travail à la récréation; par une occupation de mon goût que je mesure à ma volonté, j'ajoute ce qui manque à ma petite fortune pour me procurer une subsistance aisée, et je jouis des douceurs d'une vie égale et simple autant qu'il dépend de moi. Un désœuvrement absolu m'assujettiroit à l'ennui, me forceroit peut-être à chercher des amusemens toujours coûteux, souvent pénibles, rarement innocens; au lieu qu'après le travail, le simple repos a son charme, et suffit avec la promenade, pour l'amusement dont j'ai besoin. Enfin c'est peut-être un soin que je me dois dans une situation aussi triste, d'y jeter du moins tous les agrémens qui restent à ma portée, pour tâcher d'en adoucir l'amertume, de peur que le sentiment de mes peines, aigri par une vie austere, ne fermentât dans mon ame et n'y produisît des dispositions haineuses et vindicatives, propres à me rendre méchant et

plus malheureux. Je me suis toujours bien trouvé d'armer mon cœur contre la haine par toutes les jouissances que j'ai pu me procurer. Le succès de cette méthode me la rendra toujours chere ; et plus ma destinée est déplorable, plus je m'efforce à la parsemer de douceurs, pour me maintenir toujours bon.

“ Mais, disent-ils, parmi tant d'occupations dont il a le choix, pourquoi choisir par préférence celle à laquelle il paroît le moins propre, et qui doit lui rendre le moins ? Pourquoi copier de la musique au lieu de faire des livres ? Il y gagneroit davantage et ne se dégraderoit pas. Je répondrois volontiers à cette question en la renversant. Pourquoi faire des livres au lieu de copier de la musique, puisque ce travail me plaît et me convient plus que tout autre, et que son produit est un gain juste, honnête et qui me suffit ? Penser est un travail pour moi très-pénible, qui me fatigue, me tourmente et me déplaît ; travailler de la main et laisser ma tête en repos me récrée et m'amuse. Si j'aime quelquefois à penser, c'est librement et sans gêne, en laissant aller à leur gré mes idées sans les assujettir à rien. Mais penser à ceci ou à cela par devoir, par métier, mettre à mes productions de la correction, de la méthode, est pour moi le travail d'un galérien ; et penser pour vivre me paroît la plus pénible ainsi que la plus ridicule de toutes les occupations.

Que d'autres usent de leurs talens comme il leur plaît, je ne les en blâme pas ; mais pour moi je n'ai jamais voulu prostituer les miens, tels quels, en les mettant à prix, sûr que cette vénalité même les auroit anéantis. Je vends le travail de mes mains, mais les productions de mon ame ne sont point à vendre ; c'est leur désintéressement qui peut seul leur donner de la force et de l'élévation. Celles que je ferois pour de l'argent n'en vaudroient gueres, et m'en rendroient encore moins ".

« Pourquoi vouloir que je fasse encore des livres quand j'ai dit tout ce que j'avois à dire, et qu'il ne me resteroit que la ressource, trop chétive à mes yeux, de retourner et répéter les mêmes idées ? A quoi bon redire une seconde fois et mal ce que j'ai dit une fois de mon mieux ? Ceux qui ont la démangeaison de parler toujours trouvent toujours quelque chose à dire ; cela est aisé pour qui ne veut qu'agencer des mots ; mais je n'ai jamais été tenté de prendre la plume que pour dire des choses grandes, neuves et nécessaires, et non pas pour rabâcher. J'ai fait des livres, il est vrai, mais jamais je ne fus un livrier. Pourquoi faire semblant de vouloir que je fasse encore des livres, quand en effet on craint tant que je n'en fasse, et qu'on met tant de vigilance à m'en ôter tous les moyens ? On me ferme l'abord de toutes les maisons, hors celles des fauteurs de la ligue. On me cache avec le plus

grand soin la demeure et l'adresse de tout le monde. Les Suisses et les portiers ont tous pour moi des ordres secrets autres que ceux de leur maîtres ; on ne me laisse plus de communication avec les humains, même pour parler ; me permettroit-on d'écrire? On me laisseroit peut-être exprimer ma pensée afin de la savoir ; mais très-certainement on m'empêcheroit bien de la dire au public ".

« Dans la position où je suis, si j'avois à faire des livres, je n'en devrois et n'en voudrois faire que pour la défense de mon honneur, pour confondre et démasquer les imposteurs qui le diffament : il ne m'est plus permis, sans me manquer à moi-même, de traiter aucun autre sujet. Quand j'aurois les lumieres nécessaires pour percer cet abyme de ténebres où l'on m'a plongé, et pour éclairer toutes ces trames souterraines, y a-t-il du bon sens à supposer qu'on me laisseroit faire, et que les gens qui disposent de moi souffriroient que j'instruisisse le public de leurs manœuvres et de mon sort? A qui m'adresserois-je pour me faire imprimer, qui ne fût un de leurs émissaires, ou qui ne le devînt aussi-tôt? M'ont-ils laissé quelqu'un à qui je pusse me confier? Ne sait-on pas tous les jours, à toutes les heures, à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit? et doutez-vous que depuis nos entrevues, vous-même ne soyez aussi surveillé que moi? Quelqu'un peut-il ne pas voir qu'investi de toutes

parts, gardé à vue comme je le suis, il m'est impossible de faire entendre nulle part la voix de la justice et de la vérité ? Si l'on paroissoit m'en laisser le moyen, ce seroit un piége. Quand j'aurois dit *blanc* on me feroit dire *noir* sans même que j'en susse rien (4) ; et puisqu'on falsifie tout ouvertement mes anciens écrits qui sont dans les mains de tout le monde, manqueroit-on de falsifier ceux qui n'auroient point encore paru, et dont rien ne pourroit constater la falsification, puisque mes protestations sont comptées pour rien ? Eh Monsieur, pouvez-vous ne pas voir que le grand, le seul crime qu'ils redoutent de moi, crime affreux dont l'effroi les tient dans des transes continuelles, est ma justification ?

« Faire des livres pour subsister eût été me mettre dans la dépendance du public. Il eût été dès-lors question, non d'instruire et de corriger, mais de plaire et de réussir. Cela ne pouvoit plus se faire en suivant la route que j'avois prise ; les temps étoient trop changés et le public avoit trop changé pour moi. Quand je publiai mes premiers écrits, encore livré à lui-même, il n'avoit point en total adopté de secte, et pouvoit écouter la voix de la vérité et de la raison. Mais aujourd'hui subjugué tout entier, il

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, si son existence est connue du public et qu'il tombe entre les mains de ces Messieurs, ce qui paroît naturellement inévitable.

ne pense plus, il ne raisonne plus, il n'est plus rien par lui-même, et ne suit plus que les impressions que lui donnent ses guides. L'unique doctrine qu'il peut goûter désormais est celle qui met ses passions à leur aise, et couvre d'un vernis de sagesse le déréglement de ses mœurs. Il ne reste plus qu'une route pour quiconque aspire à lui plaire. C'est de suivre à la piste les brillans auteurs de ce siecle, et de prêcher comme eux dans une morale hypocrite, l'amour des vertus et la haine du vice : mais après avoir commencé par prononcer comme eux que tout cela sont des mots vides de sens, faits pour amuser le peuple, qu'il n'y a ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, puisqu'il n'y a ni liberté dans sa volonté, ni moralité dans ses actions, que tout jusqu'à cette volonté même est l'ouvrage d'une aveugle nécessité ; qu'enfin la conscience et les remords ne sont que préjugés et chimeres, puisqu'on ne peut ni s'applaudir d'une bonne action qu'on a été forcé de faire, ni se reprocher un crime dont on n'a pas eu le pouvoir de s'abstenir (5). Et quelle chaleur, quelle véhémence, quel ton de

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné et publié jusqu'ici, sans qu'on ait songé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réservée au *Systême impie de la Religion naturelle*. A présent c'est à J. J. qu'ils font dire tout cela ; eux se taisent, ou crient à l'impie : et le public avec eux. *Risum teneatis, amici !*

persuasion et de vérité pourrois-je mettre, quand je le voudrois, dans ces cruelles doctrines qui, flattant les heureux et les riches, accablent les infortunés et les pauvres, en ôtant aux uns tout frein, toute crainte, toute retenue, aux autres toute espérance, toute consolation; et comment enfin les accorderois-je avec mes propres écrits pleins de la réfutation de tous ces sophismes? Non, j'ai dit ce que je savois; ce que je croyois du moins être vrai, bon, consolant, utile. J'en ai dit assez pour qui voudra m'écouter en sincérité de cœur, et beaucoup trop pour le siecle où j'ai eu le malheur de vivre. Ce que je dirois de plus ne feroit aucun effet; et je le dirois mal, n'étant animé ni par l'espoir du succès comme les auteurs à la mode, ni comme autrefois par cette hauteur de courage qui met au-dessus, et qu'inspire le seul amour de la vérité sans mélange d'aucun intérêt personnel".

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres et de brochures qu'on lui fait barbouiller et publier tous les jours avec autant de secret que de bon sens. Par quelle inconcevable bêtise pourroit-il espérer, surveillé comme il est, de pouvoir garder un seul moment l'anonyme? et lui à qui l'on reproche tant de se défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance aussi stupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ses manuscrits? et s'il

avoit en quelqu'un cette inepte confiance, est-il croyable qu'il ne s'en serviroit, dans la position terrible où il est, que pour publier d'arides traductions et de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystere, avec le même secret si bien gardé, soit en continuant de se confier aux mêmes traîtres, soit en choisissant de nouveaux confidens tout aussi fidelles?

J'entends insister. Pourquoi, sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choisir au moins pour ressource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la musique, s'il étoit vrai qu'il la sût, que n'en faisoit-il, ou que ne l'enseignoit-il? S'il ne la savoit pas, il avoit, ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que sais-je moi! tout, puisqu'on a tant de facilités à Paris pour enseigner ce qu'on ne sait pas soi-même; les plus médiocres talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous, qu'il possédoit mal et dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon

(6) Aujourd'hui ce font des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aisé de prévoir.

de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui décéler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple et traiter de juif par le Philosophe D*** pour ce travail même. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D*** qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire et dédaigne les petits gains usuriers, est aux yeux de l'Europe entiere un sage aussi vertueux que désintéressé; et le copiste J. J. prenant dix sols par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. Mais en dépit de son âpreté la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre; et je ne vois point que les usures du juif J. J. l'aient rendu fort riche, ni que le désintéressement du Philosophe D*** l'ait appauvri. Eh! comment peut-on ne pas sentir que si J. J. eût pris cette occupation de copier de la musique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué, pour ôter cette arme à ses ennemis et se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au-dessous?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raisonne pas toujours bien.

Fin du cinquieme Volume des Mémoires.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Avertissement de l'Editeur du premier dialogue. pag. 1

I. *Du sujet et de la forme de cet écrit.* 7

II. *Du systême de conduite envers J. J. adopté par l'administration avec l'approbation du public.* Premier Dialogue. 17

III. *Du naturel de J. J. et de ses habitudes.* Second Dialogue. 186

Fin de la Table.